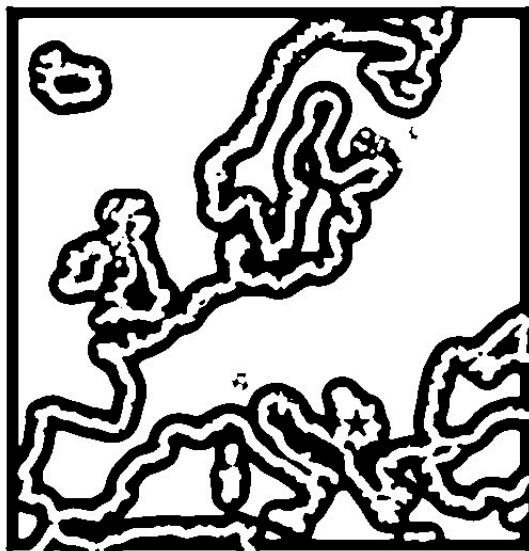


CROSS-BORDER MEMORIES



— **FOREIGNERS,
YUGOSLAVIA AND
THE SOVIET UNION**

ALGERIA — THE BLACK DECADE	2
LAMENT FOR TROFIMOVSK	15
THE AFRICAN OF THE QUAYS	22
A LAMENT FOR KOLYMA	31
BERISLAV AND THE JNA	40

**ALGERIA — THE
BLACK DECADE**

During the 1990s, Algeria was engulfed in a decade long deadly civil war opposing the Algerian government and several Islamists factions. What began as a political transformation from 1988 to 1991—with the introduction of political pluralism and the growth of the Islamic Salvation Front—turned into a deadly civil war after the cancellation of the 1991 election following the Islamic Salvation Front victory over many of the Algerian wilaya. This small article explores this critical period in the history of modern Algeria, and its lasting impact on modern Algerian society.

Au cours des années 1990, l'Algérie a été plongée dans une guerre civile sanglante qui a duré une décennie et opposé le gouvernement algérien à plusieurs factions islamistes. Ce qui avait commencé comme une transformation politique entre 1988 et 1991—avec l'introduction du pluralisme politique et l'essor du Front islamique du salut—s'est transformé en une guerre civile meurtrière après l'annulation des élections de 1991, suite à la victoire du FIS (Front Islamique du Salut) dans de nombreuses wilayas algériennes. Ce court article explore cette période critique de l'histoire de l'Algérie moderne et son impact durable sur la société algérienne moderne.

1962–1988—Prelude

Algeria was a French colony until 1962, following the Algerian Independence War. The National Liberation Front took the leadership of the country after the independence. The leadership was plagued by internal conflicts and feuds, and a Coup d'Etat occurred in 1965 led by Houari Boumédiène against Ahmed Ben Bella. Boumédiène was seen as a fierce nationalist for Algeria, but was also deeply influenced by Islamic Values. Several actions were enacted to improve what is called “Arabisation”—like forcibly ban the use of French language and to force the use of Arab language by public servants. Another major concern was agricultural production : the country was unable despite several measures to feed its population. An issue that still exists in modern Algeria. Boumedienne died in 1978, and his successor was Chadli Bendjedid. The country pursued its “Arabisation” program as with the Algerian Family Code in 1984. A code that included strong Islamic values regarding family affairs. But the first major shock for Algeria was the 1980s oil glut. The country was heavily dependent on its fuel export, and the collapse of the price on the international market deepened the economic crisis in the country. All this escalated into the 1988 October Riots.

L'Algérie a été une colonie française jusqu'en 1962, à la suite de la guerre d'indépendance algérienne. Le Front de libération nationale a pris les rênes du pays après l'indépendance. Le pouvoir a été miné par des conflits internes et des querelles, et un coup d'État a eu lieu en 1965, mené par Houari Boumédiène contre Ahmed Ben Bella. Boumédiène était considéré comme un fervent nationaliste algérien, mais il était également profondément imprégné des valeurs islamiques. Plusieurs mesures ont été adoptées pour renforcer ce qu'on appelle « l'arabisation », comme l'interdiction de l'usage de la langue française et l'obligation pour les fonctionnaires d'utiliser la langue arabe. La production agricole constituait une autre préoccupation majeure : malgré plusieurs mesures, le pays était incapable de nourrir sa population. Un problème qui persiste encore aujourd'hui en Algérie. Boumedienne est décédé en 1978, et son successeur fut Chadli Bendjedid. Le pays a poursuivi son programme d'« arabisation », notamment avec le Code de la famille algérien de 1984. Ce code intégrait des valeurs islamiques fortes concernant les affaires familiales. Mais le premier choc majeur pour l'Algérie fut la surabondance de pétrole des années 1980. Le pays était fortement dépendant de ses exportations de pétrole, et l'effondrement des prix sur le marché international a aggravé la crise économique dans le pays. Tout cela a dégénéré en émeutes en octobre 1988.



Boumedienne in 1978

After the death of Houari Boumédiène in 1978, Algeria entered a period of gradual transition marked by growing social tensions. Under the presidency of Chadli Bendjedid, Algerian society experienced rapid demographic growth and urbanization, which intensified pressure on housing, employment, and public services. Unemployment, particularly among young people, became a major issue, feeding frustration and a sense of marginalization. Although access to education expanded significantly, especially at the primary and secondary levels, the system struggled with overcrowding and declining quality, leaving many graduates without clear prospects. Women made progress in education and entered the workforce in greater numbers, yet they continued to face strong social constraints and persistent inequalities. At the same time, a visible return to religious values took place, with Islam playing an increasingly important role in public and social life, particularly among the youth. These evolving dynamics reflected a society in search of new reference points, caught between aspirations for modernization and a reassertion of traditional and religious identities.

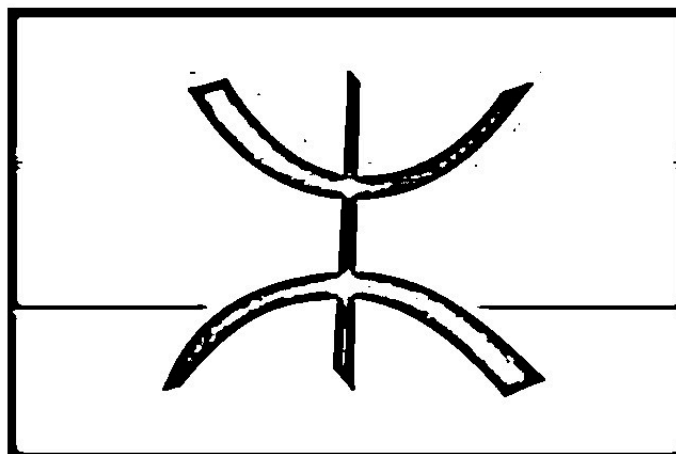
Après la mort de Houari Boumédiène en 1978, l'Algérie entre dans une période de transition progressive marquée par de fortes tensions sociales. Sous la présidence de Chadli Bendjedid, la société algérienne connaît une croissance démographique rapide et une urbanisation accélérée, accentuant la pression sur le logement, l'emploi et les services publics. Le chômage, en particulier chez les jeunes, devient un problème majeur, alimentant frustration et sentiment d'exclusion. Si l'accès à l'éducation s'est largement développé, notamment dans le primaire et le secondaire, le système souffre de surpopulation et d'une baisse de qualité, laissant de nombreux diplômés sans perspectives claires. Les femmes progressent dans l'accès à l'éducation et s'insèrent davantage dans le monde du travail, mais elles restent confrontées à de fortes contraintes sociales et à des inégalités persistantes. Parallèlement, on observe un retour marqué aux valeurs religieuses, avec une place croissante de l'islam dans la vie sociale et publique, en particulier chez les jeunes. Ces évolutions traduisent une société en quête de repères, tiraillée entre aspirations à la modernisation et réaffirmation des identités traditionnelles et religieuses.

1988—Algeria in crisis

The 1988 October Riots occurred under the pressure of several factors. The first one was the 1980s oil glut when the oil prices stagnated around 10\$ dollar after a 30\$ peak in 1980. It caused several troubles for most of the oil producing countries—like the Soviet Union at the time. The economy of

Algeria at the time was overreliant on petroleum exports. The industrial and agricultural basis proved insufficient to push the Algerian economy. Another major concern was the growth of the Algerian population. From 1966 to 1988, the Algerian population nearly doubled from 13 million to nearly 25 million. The age pyramid was heavily skewed with 44% of the population aged between 0 and 14 years old. The economic crisis caused serious discontent, coupled with difficulties to buy food at proper prices. It was the biggest political crisis after several events through the 1980s : Kabylia (1980), Oran and Saïda (1982), Oran (1984), Alger (Casbah) 1985, Constantine and Sétif (1986). The 1988 events forced the political apparatus to organize the first multiparty elections in 1990—thus ending the political monopoly of the National Liberation Front.

Les émeutes d'octobre 1988 ont éclaté sous la pression de plusieurs facteurs. Le premier était la surabondance de pétrole des années 1980, période durant laquelle les cours du pétrole ont stagné autour de 10 dollars après avoir atteint un pic de 30 dollars en 1980. Cette situation a causé de nombreuses difficultés à la plupart des pays producteurs de pétrole, à l'instar de l'Union soviétique à l'époque. À l'époque, l'économie algérienne dépendait excessivement des exportations de pétrole. Les bases industrielles et agricoles se sont révélées insuffisantes pour stimuler l'économie algérienne. Une autre préoccupation majeure était la croissance démographique algérienne. De 1966 à 1988, la population algérienne a presque doublé, passant de 13 millions à près de 25 millions d'habitants. La pyramide des âges était fortement déséquilibrée, avec 44 % de la population âgée de 0 à 14 ans. La crise économique a provoqué un profond mécontentement, aggravé par les difficultés à se procurer de la nourriture à des prix raisonnables. Il s'agissait de la plus grave crise politique après plusieurs événements survenus au cours des années 1980 : la Kabylie (1980), Oran et Saïda (1982), Oran (1984), Alger (Casbah) (1985), Constantine et Sétif (1986). Les événements de 1988 ont contraint l'appareil politique à organiser les premières élections multipartites en 1990, mettant ainsi fin au monopole politique du Front de libération nationale.



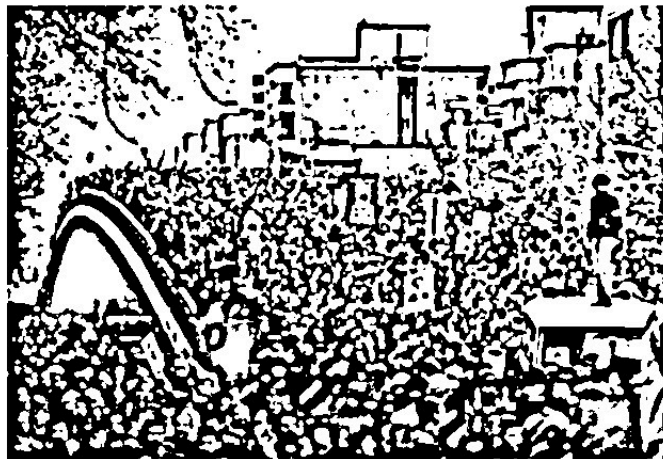
Berber flag adopted in 1998

Rise of political Islam

The rise of political Islam from the Iranian Revolution to the late 1980s marked a major turning point in modern Middle Eastern history. The overthrow of Mohammad Reza Shah Pahlavi and the establishment of an Islamic Republic under Ruhollah Khomeini demonstrated that religion could serve as a powerful political force capable of mobilizing mass support. This revolution inspired Islamist movements across the Muslim world, from North Africa to South Asia, many of which sought to challenge secular regimes and Western influence. In Algeria, for example, the Islamic

Salvation Front (FIS) emerged in the late 1980s as a major political force, reflecting the growing appeal of Islamist ideas. During the 1980s, the consolidation of the Iranian regime, particularly during the Iran–Iraq War, reinforced the idea that an Islamic government could withstand both internal opposition and external pressure. At the same time, Sunni Islamist groups such as the Muslim Brotherhood gained influence by promoting similar ideas adapted to their own contexts. The Afghan jihad against the Soviet Union also contributed to the spread of militant Islamist ideology. By the end of the 1980s, political Islam had become a diverse and influential movement, reshaping regional politics and redefining the relationship between religion and the state.

La montée de l'islam politique entre la Révolution iranienne et la fin des années 1980 constitue un tournant majeur de l'histoire contemporaine du Moyen-Orient. Le renversement de Mohammad Reza Shah Pahlavi et l'établissement d'une République islamique dirigée par Ruhollah Khomeini ont montré que la religion pouvait devenir une force politique capable de mobiliser les masses. Cette révolution a inspiré de nombreux mouvements islamistes à travers le monde musulman, de l'Afrique du Nord à l'Asie du Sud, qui cherchaient à contester les régimes laïcs et l'influence occidentale. En Algérie, par exemple, le Front islamique du salut (FIS) émerge à la fin des années 1980 comme une force politique majeure, illustrant l'attrait croissant de l'islamisme. Durant les années 1980, la consolidation du régime iranien, notamment pendant la guerre Iran-Irak, a renforcé l'idée qu'un État islamique pouvait résister aux oppositions internes comme aux pressions extérieures. Parallèlement, des groupes islamistes sunnites comme les Frères musulmans ont gagné en influence en adaptant ces idées à leurs propres contextes. Le jihad afghan contre l'Union soviétique a également contribué à la diffusion d'une idéologie islamiste militante. À la fin des années 1980, l'islam politique est devenu un mouvement diversifié et influent, transformant les dynamiques régionales et redéfinissant les relations entre religion et État.



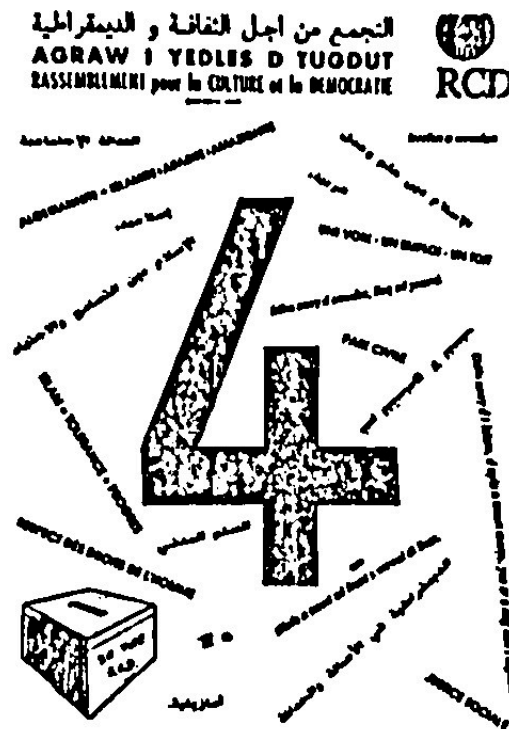
Mass demonstrations of people protesting against the Shah and the Pahlavi government on the day of Ashura on 11 December 1978 at College Bridge, Tehran

1989—A New Constitution

A new constitution was promulgated in 1989 with the Algerian Constitution of 1989. It was adopted and promulgated by 23 February referendum the same year. The Social Democratic Party (Algeria) (PSD), the Islamic Salvation Front (FIS), the Socialist Vanguard Party (PAGS), the National Party for Solidarity and Development (PNSD) and the Rally for Culture and Democracy (RCD) were the first partisan formations approved by the Ministry of the Interior. It was during this period that political Islam became a public topic in Algeria. The Islamic Salvation Front was founded in 1989. Like in

many other Arab countries at the time, the topic was considered sensitive. Many Arab states have tried to promote secularism while keeping Islamic roots—to illustrate the case, even the communist South Yemen never banned Islam practice. Islam in Algeria was always a complex issue. The National Liberation Front, for example, had a socialist ideology, but was willing to keep Islam as a fundamental part of Algerian identity. The whole period from 1988 to 1990 would see the State navigating between its willingness to liberalize the Algerian society, promote market economy and handle the political Islam topic. The years between 1988 and 1990 are marked by mass public meetings organized by the Islamic Salvation Front—mixing religious and political speeches—and growing violence.

Une nouvelle Constitution a été promulguée en 1989 : il s'agit de la Constitution algérienne de 1989. Elle a été adoptée et promulguée à la suite du référendum du 23 février de la même année. Le Parti social-démocrate (Algérie) (PSD), le Front islamique du salut (FIS), le Parti d'avant-garde socialiste (PAGS), le Parti national de solidarité et de développement (PNSD) et le Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD) ont été les premières formations partisanes approuvées par le ministère de l'Intérieur. C'est au cours de cette période que l'islam politique est devenu un sujet d'actualité en Algérie. Le Front islamique du salut a été fondé en 1989. Comme dans de nombreux autres pays arabes à l'époque, le sujet était considéré comme sensible. De nombreux États arabes ont tenté de promouvoir la laïcité tout en conservant leurs racines islamiques—pour illustrer ce cas, même le Yémen du Sud communiste n'a jamais interdit la pratique de l'islam. L'islam en Algérie a toujours été une question complexe. Le Front de libération nationale, par exemple, avait une idéologie socialiste, mais était disposé à conserver l'islam comme élément fondamental de l'identité algérienne. Toute la période de 1988 à 1990 a vu l'État naviguer entre sa volonté de libéraliser la société algérienne, de promouvoir l'économie de marché et de gérer la question de l'islam politique. Les années 1988 à 1990 sont marquées par des rassemblements publics de masse organisés par le Front islamique du salut—mêlant discours religieux et politiques—et par une violence croissante.

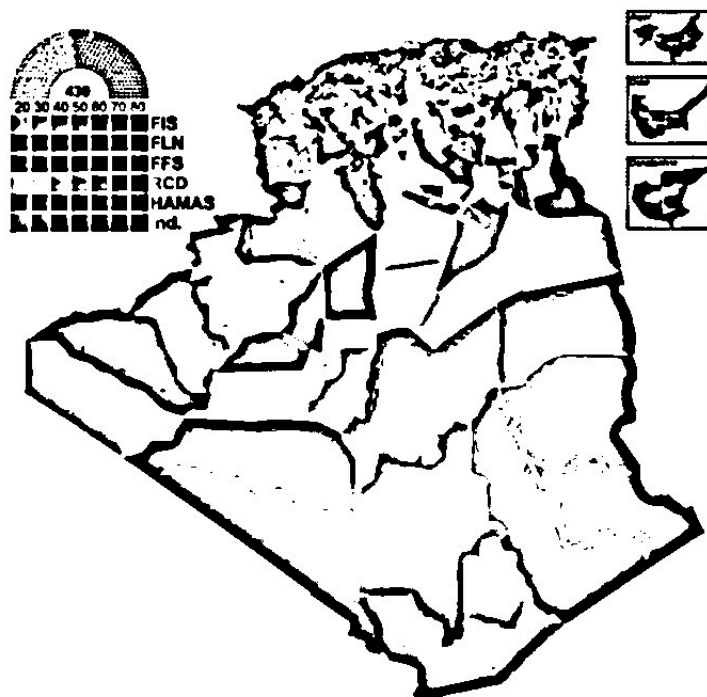


RCD leaflet during the local elections in June 1990

1990–1992—FLN lost control

The first clear sign of the loss of control by the National Liberation Front is the 1990 local elections. Despite the ongoing reforms led by the NLF, the Islamic Salvation Front won 54% of the vote in Algeria. Violence ensued during the early 1991 and the two leaders of the Islamic Salvation Front (Abbassi Madani and Ali Belhadj) were arrested. Despite growing tensions and concerns, the 1991 Algerian parliamentary elections were held, with a clear advantage for the Islamic Salvation Front which gained 47% of the vote. The Algerian army decided to stop the electoral process, and organized the 1992 Algerian coup d'état on 11 January 1992. The elections were cancelled and the Algerian president Chadli Bendjedid was dismissed.

Les élections locales de 1990 constituent le premier signe manifeste de la perte de contrôle du Front de libération nationale. Malgré les réformes en cours menées par le FLN, le Front de libération islamique a remporté 54 % des suffrages en Algérie. Des violences ont éclaté au début de l'année 1991 et les deux dirigeants du Front Islamique du Salut (Abbassi Madani et Ali Belhadj) ont été arrêtés. Malgré des tensions et des inquiétudes croissantes, les élections législatives algériennes de 1991 ont eu lieu, avec un net avantage pour le Front Islamique du Salut qui a recueilli 47 % des voix. L'armée algérienne a décidé de mettre fin au processus électoral et a organisé le coup d'État algérien de 1992, le 11 janvier 1992. Les élections ont été annulées et le président algérien Chadli Bendjedid a été destitué.



1992—Beginning of the Black Decade

Several measures were enacted following the 1992 Coup d'Etat. One of the most important ones was the decision to bring back Mohamed Boudiaf (a leader of the National Liberation Front during the Algerian War of Independence) back to Algeria. He was nominated as the Head of the High Council of State (Algeria)—formed after the 1992 Coup d'Etat. While popular among the Algerian people, Boudiaf was heavily dependent on the Algerian army and lacked a complete understanding of the

Algerian society—he was exiled for 27 years in Morocco before his return to Algeria. Unfortunately, Boudiaf was assassinated in June 1992. The same year, in August 1992, the Houari Boumediène Airport bombings by the Armed Islamic Group of Algeria—founded the same year too. Several organisations fought against the government. The most prominent ones were the Armed Islamic Group, the Islamic Salvation Army and Islamic Front for Armed Jihad. Most of them operated until the late 1990s. The economic situation of the country was still a major concern, with nearly 20% of its population unemployed in 1991, and 31% in 1995.

Plusieurs mesures ont été adoptées à la suite du coup d'État de 1992. L'une des plus importantes fut la décision de faire revenir Mohamed Boudiaf (un dirigeant du Front de libération nationale pendant la guerre d'indépendance algérienne) en Algérie. Il a été nommé à la tête du Haut Conseil d'État (Algérie), formé après le coup d'État de 1992. Bien que populaire auprès du peuple algérien, Boudiaf dépendait fortement de l'armée algérienne et ne comprenait pas pleinement la société algérienne—il avait en effet été exilé pendant 27 ans au Maroc avant son retour en Algérie. Malheureusement, Boudiaf a été assassiné en juin 1992. La même année, en août 1992, le Groupe islamique armé d'Algérie—fondé la même année également—a perpétré les attentats à la bombe de l'aéroport Houari Boumediène. Plusieurs organisations ont combattu le gouvernement. Les plus importantes étaient le Groupe islamique armé, l'Armée islamique du salut et le Front islamique du djihad armé. La plupart d'entre elles ont opéré jusqu'à la fin des années 1990. La situation économique du pays restait une préoccupation majeure, avec près de 20 % de la population au chômage en 1991, et 31 % en 1995.



Algiers, 12 January 1992. ANP armoured vehicles in the streets of Algiers the day after the announcement that the second round of the parliamentary elections of 26 December 1991 had been called off—Saber68, CC BY-SA 3.0 via Wikimedia

1990s Algeria—A country under massive economic pressure

The 1990s in Algeria were a complex period, far from being uniform. While terrorism was rampant, the country pursued its economic reform. The GDP grew from 189 billion dollars in 1992 to 295 billion dollars in 2002. The unemployment was high through the 1990s ranging from 20 to 30%, but fell progressively to 10% of the population. But many of these successes were only achieved through job-cuts in the industrial sector, privatisation and under internal and external pressure. Capital flight was an important issue of the 1990s Algeria economy, and the government was even obligated to restructure its debts. Despite these mounting difficulties, the government kept its import substitution industrialization scheme—something still working today. All this led to more economic difficulties and lack of investment in the industrial sector. The topic of food self-sufficiency still mattered during the 1990s with food imports amounting for 23% in 1993 and 32% in 1997 of imported goods. Inflation was high, reaching 31% in 1995.

Les années 1990 en Algérie ont constitué une période complexe, loin d'être homogène. Alors que le terrorisme sévissait, le pays a poursuivi ses réformes économiques. Le PIB est passé de 189 milliards de dollars en 1992 à 295 milliards de dollars en 2002. Le taux de chômage, qui s'est maintenu à un niveau élevé tout au long des années 1990, oscillant entre 20 et 30 %, a progressivement baissé pour atteindre 10 % de la population. Mais bon nombre de ces succès n'ont été obtenus qu'au prix de suppressions d'emplois dans le secteur industriel, de privatisations et sous la pression interne et externe. La fuite des capitaux a constitué un problème majeur de l'économie algérienne des années 1990, et le gouvernement a même été contraint de restructurer sa dette. Malgré ces difficultés croissantes, le gouvernement a maintenu son programme d'industrialisation par substitution des importations—un programme qui fonctionne encore aujourd'hui. Tout cela a entraîné davantage de difficultés économiques et un manque d'investissements dans le secteur industriel. La question de l'autosuffisance alimentaire restait d'actualité dans les années 1990, les importations alimentaires représentant 23 % des marchandises importées en 1993 et 32 % en 1997. L'inflation était élevée, atteignant 31 % en 1995.



Plaine du Gri (Oranie) a famous region known for its fertile soils—Timici, CC BY-SA 4.0

Black Decade Spillover

The spillover effects of the Algerian Civil War in the 1990s had significant regional consequences, particularly in North Africa and parts of Europe. As violence intensified between the Algerian state and Islamist armed groups, instability spread beyond national borders through refugee flows, arms trafficking, and transnational militant networks. Neighboring countries such as Morocco and Tunisia increased security measures to prevent infiltration by armed groups, while also facing internal Islamist opposition. In the Sahel region, especially in Mali and Niger, porous borders facilitated the movement of fighters and weapons, contributing to long-term regional instability. At the same time, France was directly affected due to its historical ties with Algeria, notably through a wave of terrorist attacks in 1995, including the 1995 Paris Metro bombing, carried out by networks linked to Algerian Islamist groups. These dynamics illustrate how the conflict extended beyond Algeria, transforming it into a broader regional security issue.

Les effets de diffusion de la guerre civile algérienne dans les années 1990 ont eu d'importantes conséquences régionales, notamment en Afrique du Nord et en Europe. À mesure que la violence s'intensifie entre l'État algérien et les groupes islamistes armés, l'instabilité dépasse les frontières nationales à travers les flux de réfugiés, les trafics d'armes et les réseaux militants transnationaux. Des pays voisins comme le Maroc et la Tunisie renforcent leurs dispositifs sécuritaires pour empêcher

l'infiltration de groupes armés, tout en faisant face à leurs propres oppositions islamistes. Dans la région du Sahel, notamment au Mali et au Niger, la porosité des frontières facilite la circulation des combattants et des armes, contribuant à une instabilité durable. Par ailleurs, la France est directement touchée en raison de ses liens historiques avec l'Algérie, notamment par une vague d'attentats en 1995, dont l'attentat du RER B à Saint-Michel, perpétrés par des réseaux liés à des groupes islamistes algériens. Ces éléments montrent que le conflit a dépassé le cadre national pour devenir un enjeu de sécurité régionale.

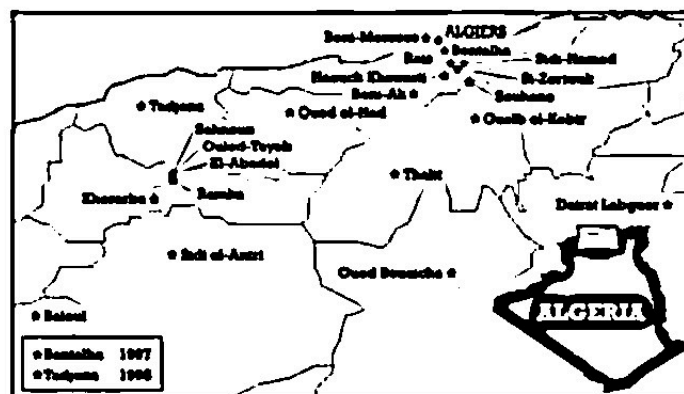


Algerian Gendarmerie inspecting a vehicle—CC BY 2.0

Massacres and "Qui tue qui ?" controversy

In its campaign against the Algerian government, the Islamic factions extended their targets throughout the 1990s. Progressively, journalists, signers, writers and even simple people were killed daily in Algeria. Two of them were Tahar Djaout in 1993—a renowned journalist and writer both in France and Algeria, considered one of the first “intellectual” victims—and the famous Rai singer Cheb Hasni in 1994. Two other events marked the escalation of the crisis. First, the Air France Flight 8969 hostage crisis in 1994. Then the murder of the monks of Tibhirine in 1996. The latter one could be considered as the beginning of the zenith of violence in Algeria. In 1997 and 1998, dozens of mass massacres were committed in small communities or villages throughout Algeria. The most famous occurred in Bentalha (1997) and Tadjen (1998). These unexpected and sometimes irrational acts led some people to develop the controversial idea that some of them were orchestrated by the Algerian government under the “Qui tue qui ?” theory—the idea that several Islamic factions were infiltrated by the security forces and that some massacres were committed within this context. The phrase “Qui tue qui ?” (“Who is killing whom?”) emerged during the Algerian Civil War to express uncertainty and controversy over responsibility for widespread violence. After the Islamic Salvation Front (FIS) won the first round of the 1991 elections, the military canceled the process in January 1992, triggering a brutal conflict between state forces and Islamist armed groups. Mass killings, assassinations, and terror attacks—often attributed to groups like the Armed Islamic Group—led to tens of thousands of deaths. The “Qui tue qui ?” thesis, promoted by some journalists, activists, and political figures (especially in France), argued that the Algerian army itself bore significant or even primary responsibility for massacres, either directly or by allowing them to happen. This view remains highly controversial, as many attacks were claimed by Islamist groups themselves. The debate also surrounds events like the 1996 assassination of the Tibhirine monks, where competing theories blame either the GIA or Algerian authorities; French judge Marc Trévidic notably explored these competing hypotheses. Overall, the phrase reflects enduring ambiguity, political tension, and competing narratives about accountability during one of Algeria’s most violent periods.

Dans le cadre de leur campagne contre le gouvernement algérien, les factions islamistes ont élargi leurs cibles tout au long des années 1990. Peu à peu, journalistes, chanteurs, écrivains et même de simples citoyens ont été tués quotidiennement en Algérie. Parmi eux figuraient Tahar Djaout en 1993—journaliste et écrivain de renom tant en France qu'en Algérie, considéré comme l'une des premières victimes « intellectuelles »—et le célèbre chanteur de raï Cheb Hasni en 1994. Deux autres événements ont marqué l'escalade de la crise. Tout d'abord, la prise d'otages du vol Air France 8969 en 1994. Puis le massacre des moines de Tibhirine en 1996. Ce dernier événement peut être considéré comme le début de l'apogée de la violence en Algérie. En 1997 et 1998, des dizaines de massacres ont été perpétrés dans de petites communautés ou des villages à travers toute l'Algérie. Les plus célèbres ont eu lieu à Benthalha (1997) et à Tadjena (1998). Ces actes inattendus et parfois irrationnels ont conduit certaines personnes à développer l'idée controversée selon laquelle certains d'entre eux auraient été orchestrés par le gouvernement algérien dans le cadre de la théorie du « Qui tue qui ? »—l'idée selon laquelle plusieurs factions islamistes auraient été infiltrées par les forces de sécurité et que certains massacres auraient été commis dans ce contexte. L'expression « Qui tue qui ? » est apparue pendant la guerre civile algérienne pour traduire l'incertitude et la controverse entourant la responsabilité des violences généralisées. Après la victoire du Front islamique du salut (FIS) au premier tour des élections de 1991, l'armée a annulé le scrutin en janvier 1992, déclenchant un conflit brutal entre les forces de l'État et les groupes armés islamistes. Les massacres, les assassinats et les attentats terroristes—souvent attribués à des groupes tels que le Groupe islamique armé—ont fait des dizaines de milliers de morts. La thèse « Qui tue qui ? », défendue par certains journalistes, militants et personnalités politiques (notamment en France), soutenait que l'armée algérienne elle-même portait une responsabilité importante, voire principale, dans ces massacres, soit directement, soit en les laissant se produire. Ce point de vue reste très controversé, car de nombreuses attaques ont été revendiquées par les groupes islamistes eux-mêmes. Le débat porte également sur des événements tels que l'assassinat des moines de Tibhirine en 1996, où des théories contradictoires attribuent la responsabilité soit au GIA, soit aux autorités algériennes ; le juge français Marc Trévidic a notamment exploré ces hypothèses contradictoires. Dans l'ensemble, cette expression reflète une ambiguïté persistante, des tensions politiques et des récits contradictoires quant à la responsabilité lors de l'une des périodes les plus violentes de l'histoire de l'Algérie.



Map of the massacres in 1997 and 1998, considered as both the zenith and end of the Back Decade—CC BY 2.5

Women and minorities

The Algerian Civil War had profound social consequences, disproportionately affecting certain segments of the population. Rural communities were among the most exposed to violence, as many

massacres took place in isolated villages where state protection was limited. Urban populations, particularly in working-class neighborhoods, also suffered from insecurity, unemployment, and political repression. Women were especially vulnerable during the conflict: they were targeted both as symbols of social change and for refusing to conform to strict Islamist norms, leading to threats, forced veiling, and acts of violence. At the same time, journalists, intellectuals, and civil servants became frequent targets of assassinations, as armed groups sought to silence opposition and undermine state authority. Religious and cultural minorities, including Berbers, were also impacted, particularly when they resisted Islamist ideological pressure or defended secular and pluralist identities. Overall, the war deepened social divisions and left lasting scars across Algerian society.

La guerre civile algérienne a eu de profondes conséquences sociales, affectant de manière disproportionnée certaines catégories de la population. Les populations rurales ont été parmi les plus exposées à la violence, de nombreux massacres ayant eu lieu dans des villages isolés où la protection de l'État était limitée. Les populations urbaines, notamment dans les quartiers populaires, ont également souffert de l'insécurité, du chômage et de la répression politique. Les femmes ont été particulièrement vulnérables durant le conflit : elles ont été prises pour cibles à la fois comme symboles de modernité et pour leur refus de se conformer aux normes islamistes strictes, subissant menaces, violences et parfois l'imposition du voile. Par ailleurs, les journalistes, intellectuels et fonctionnaires ont été fréquemment visés par des assassinats, les groupes armés cherchant à faire taire toute opposition et à affaiblir l'État. Les minorités religieuses et culturelles, notamment les Berbères, ont également été touchées, en particulier lorsqu'elles résistaient aux pressions idéologiques ou défendaient des identités pluralistes et laïques. Dans l'ensemble, la guerre a accentué les fractures sociales et laissé des séquelles durables dans la société algérienne.

Normalisation and end of the conflict

Despite these violences, the country was moving toward a normalisation process. The Algerian presidential election was held in 1995—the first since 1988. The 1997 Algerian parliamentary elections (the first since 1991) were held in June of the same year. They were won by the National Rally for Democracy (a pro-government coalition). This event combined with growing discontent and distance between the Algerian people and the Islamic organizations. While the massacres were still occurring in Algeria, the Islamic Salvation Army was one of the first organizations to order an unilateral ceasefire, followed by several other Islamic factions. The first second presidential election was held in 1999, and won by Abdelaziz Bouteflika—leader of the National Liberation Front. The solution to end the civil war was the Civil Concord. An agreement that would amnesty all the opponents of the civil war, especially for the Islamic fighters. The Civil Concord was approved during the 1999 Algerian Civil Concord referendum by more than 90% of the vote. In the following months and year, most violence declined and nearly ceased—as militants decided to use the amnesty law to move back to civilian life. The Armed Islamic Group dwindled and collapsed in the early 2000s.

Malgré ces violences, le pays s'engageait dans un processus de normalisation. L'élection présidentielle algérienne eut lieu en 1995—la première depuis 1988. Les élections législatives algériennes de 1997 (les premières depuis 1991) se déroulèrent en juin de la même année. Elles furent remportées par le Rassemblement national pour la démocratie (une coalition pro-gouvernementale). Cet événement s'est ajouté au mécontentement croissant et à la distance grandissante entre le peuple algérien et les organisations islamiques. Alors que les massacres se poursuivaient en Algérie, l'Armée islamique du salut a été l'une des premières organisations à ordonner un cessez-le-feu unilatéral, suivie par plusieurs autres factions islamiques. Le premier second tour de l'élection présidentielle a

eu lieu en 1999 et a été remporté par Abdelaziz Bouteflika, chef du Front de libération nationale. La solution pour mettre fin à la guerre civile a été la Concorde civile. Un accord prévoyant l'amnistie de tous les opposants à la guerre civile, en particulier des combattants islamistes. La Concorde civile a été approuvée lors du référendum de 1999 sur la Concorde civile algérienne par plus de 90 % des votants. Au cours des mois et de l'année qui ont suivi, la plupart des violences ont diminué et ont pratiquement cessé, les militants ayant décidé de profiter de la loi d'amnistie pour réintégrer la vie civile. Le Groupe islamique armé s'est affaibli et s'est effondré au début des années 2000.

Conclusion

Following the Civil Concord in 1999, one of the last operating terrorist factions was the Salafist Group for Preaching and Combat—until 2007 and at a very low level. Casualties and death toll estimates are controversial, and estimates range from 40 000 to 100 000 people killed or disappeared during the Black Decade in Algeria. The topic remains controversial in Algeria given the provision of the Civil Concord—speeches and writing over this period have been heavily monitored since the 2005 charter for National reconciliation. One of the few explicit movies on the topic was “Le Repenti” by Merzak Allouache in 2012. Politically and socially, the key issue of the early 1990s—political discontent against the Algerian government—is probably still unresolved. The Hirak movement between 2019 and 2020 was a major illustration of this deep issue in Algerian society—Algerian people are still in hope of a new political future despite few alternatives. However, the conviction on 23 April 2026 of Kamel Daoud for his novel *Houris*, which refers to the Black Decade—under Article 46 of the 2006 Charter for Peace and National Reconciliation—serves as yet another reminder of the fragility of democratic gains in Algeria, and of the lingering impact of the Black Decade on public attitudes.

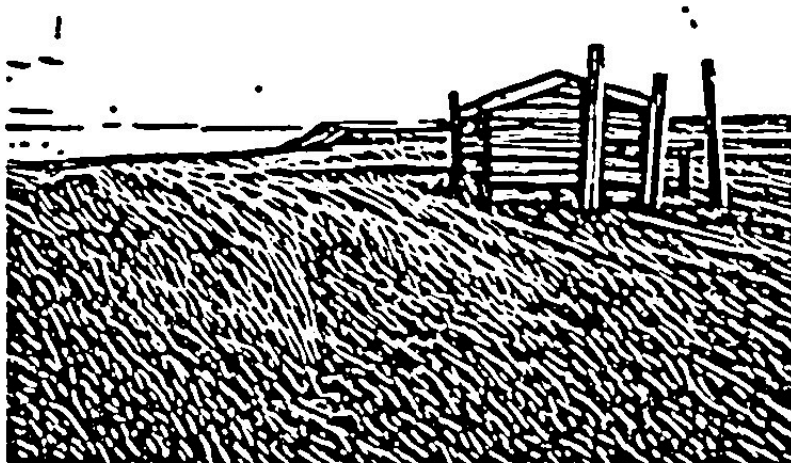
Après la Concorde civile de 1999, l'un des derniers groupes terroristes encore actifs était le Groupe salafiste pour la prédication et le combat—jusqu'en 2007, mais à un niveau très faible. Les estimations du nombre de victimes et de morts sont controversées, et varient entre 40 000 et 100 000 personnes tuées ou disparues au cours de la Décennie Noire en Algérie. Le sujet reste controversé en Algérie compte tenu des dispositions de la Concorde civile—les discours et les écrits sur cette période ont été étroitement surveillés depuis la charte de 2005 pour la réconciliation nationale. L'un des rares films explicites sur le sujet est « Le Repenti » de Merzak Allouache, sorti en 2012. Sur le plan politique et social, la question centrale du début des années 1990—le mécontentement politique à l'égard du gouvernement algérien—n'est probablement toujours pas résolue. Le mouvement Hirak entre 2019 et 2020 a été une illustration majeure de ce problème profond de la société algérienne—le peuple algérien continue d'espérer un nouvel avenir politique malgré le peu d'alternatives disponibles. Toutefois, la condamnation le 23 Avril 2026 de Kamel Daoud pour son roman Houris évoquant la Décennie Noire—au titre de l'article 46 de la Charte pour la paix et la réconciliation nationale de 2006—rappelle encore une fois la fragilité des acquis démocratiques en Algérie, et du poids de la Décennie Noire dans les mentalités.

The images accompanying this text are taken from a Lithuanian VHS documentary of unknown date. They have been processed through a linocut filter, transforming their documentary nature into visual imprints—much as memory itself transforms the past.

Les images qui accompagnent ce texte sont issues d'un reportage lituanien filmé sur VHS, dont la date exacte est inconnue. Elles ont été traitées par un filtre linogravure afin d'en transformer la nature documentaire en empreinte visuelle—à l'image de ce que la mémoire elle-même fait du passé.

Island at the end of the world, a tongue of mud and frozen earth in the delta of the Lena, where the river dissolves into the Arctic like a prayer no one answers—you received what no one had asked you to hold: men, women, children torn from their lands, their languages, their names.

Île au bout du monde, langue de boue et de terre gelée dans le delta de la Lena, là où le fleuve se dissout dans l'Arctique comme une prière sans réponse—tu as reçu ce que personne ne t'avait demandé de porter : des hommes, des femmes, des enfants arrachés à leurs terres, à leurs langues, à leurs noms.



They came from Lithuania and Finland, from villages whose soft consonants the Siberian vastness could not pronounce. In 1942, in the midst of a war already consuming Europe, they had been loaded into freight wagons like perishable goods and deposited on you, Trofimovsk—*island without mercy, ringed by ice and silence.*

Ils venaient de Lituanie et de Finlande, de villages aux consonances douces que l'immensité sibérienne ne pouvait pas prononcer. En 1942, au cœur d'une guerre qui dévorait déjà l'Europe, on les avait chargés dans des wagons à marchandises comme des denrées périssables et déposés sur toi, Trofimovsk—île sans pitié, cerclée de glace et de silence.



They were given fish to prepare, to gut, to salt. Hands that had sown rye and woven flower garlands learned to scale and to sign their own disappearance. For in 1941, in 1942, in 1943, they died at a pace their jailers did not even bother to count. Half, it is said. Half an entire settlement, returned to the frozen earth before anyone had thought to keep a register.

On leur donna du poisson à préparer, à vider, à saler. Des mains qui avaient semé le seigle et tressé des couronnes de fleurs apprirent à écailler et à signer leur propre disparition. Car en 1941, en 1942, en 1943, ils mouraient à une cadence que leurs geôliers ne prenaient même pas la peine de compter. La moitié, dit-on. La moitié d'une colonie entière, rendue à la terre gelée avant que quiconque eût songé à tenir un registre.



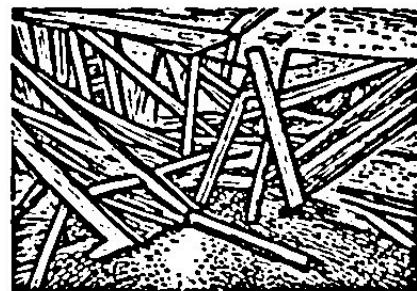
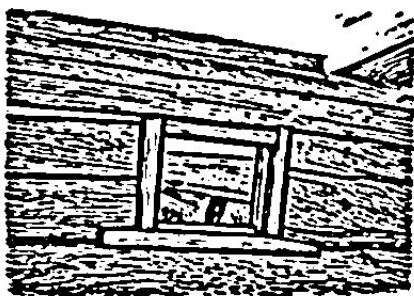
The first burials were in common graves. The Finns and the Lithuanians, separated by history, separated still by language, found themselves mingled in the same black clay, beneath the same starless sky. No one knows how many there were. No definitive count, no exhaustive list—only Lithuanian names published later, with the painstaking grief of those who search for their own among the missing.

Les premiers enterrements se firent en fosses communes. Les Finnois et les Lituaniens, que l'histoire avait séparés, que des langues différentes séparaient encore, se retrouvèrent mêlés dans la même argile noire, sous le même ciel sans étoiles. Nul ne sait combien ils étaient. Nul chiffre définitif, nulle liste exhaustive—seulement des noms lituaniens publiés plus tard, avec le soin douloureux de ceux qui cherchent les leurs parmi les disparus.



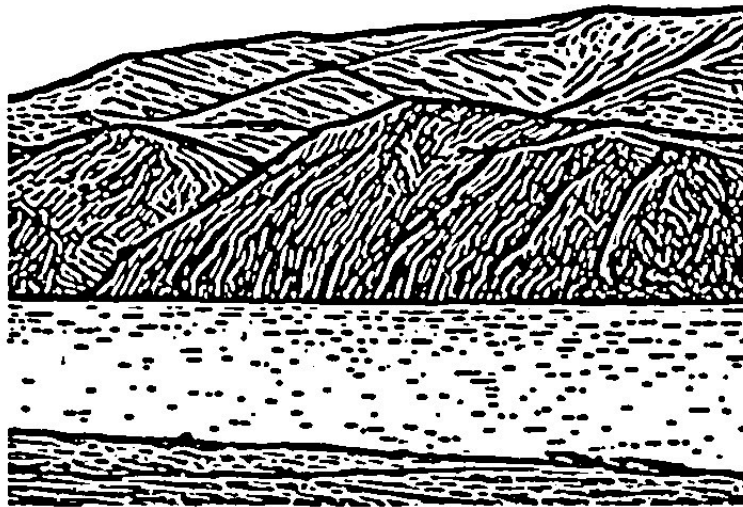
In 1949, the factory closed. Everything that could be extracted from them had been extracted. In 1955, the settlement was dissolved. Those who remained departed—to where, we are not told—and the cemetery was abandoned like a debt one ceases to repay without ever having settled it.

En 1949, l'usine ferma. On avait extrait d'eux tout ce que l'on pouvait extraire. En 1955, le camp fut dissous. Ceux qui restaient partirent—vers où, on ne le dit pas—et le cimetière fut abandonné comme une dette que l'on cesse de rembourser sans l'avoir jamais soldée.



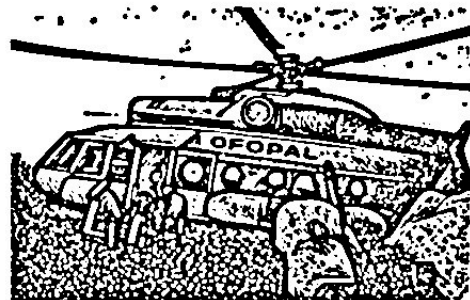
Then nature reclaimed what the State had defiled. The storms came. They do not distinguish between executioners and victims, between monuments and mass graves. They took the crosses, the mounds, the traces. They took everything.

Alors la nature reprit ce que l'État avait souillé. Les tempêtes vinrent. Elles ne distinguent pas les bourreaux des victimes, les monuments des charniers. Elles prirent les croix, les tertres, les traces. Elles prirent tout.



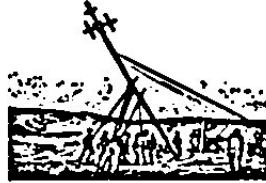
In 1989, a Lithuanian expedition crossed the thousands of kilometres separating Vilnius from that frozen delta. Men and women carrying memory as one carries a wounded child disembarked on the island and erected a memorial. They engraved words in four languages—Lithuanian, Russian, Yakut, Finnish—so that no one, in any tongue spoken in that place, could claim not to understand: *Forcibly torn from their native land, fallen but not forgotten.*

En 1989, une expédition lituanienne traversa les milliers de kilomètres séparant Vilnius de ce delta glacé. Des hommes et des femmes portant la mémoire comme on porte un enfant blessé débarquèrent sur l'île et érigèrent une stèle. Ils gravèrent des mots en quatre langues—lituanien, russe, iakoute, finnois—pour que personne, dans aucune des langues du lieu, ne puisse prétendre ne pas comprendre : Arrachés de force à leur terre natale, tombés mais non oubliés.



Four languages for a single truth. Four languages because grief has no nationality, because suffering does not require translation, because the only thing the century had successfully unified was its capacity to destroy.

Quatre langues pour une seule vérité. Quatre langues parce que le deuil n'a pas de nationalité, parce que la souffrance n'a pas besoin de traduction, parce que la seule chose que ce siècle avait réussi à unifier était sa capacité à détruire.



Then the island continued to sink. Slowly, inexorably, as if the earth itself refused to bear this unbearable testimony any longer. By 2014, neither the graves nor the memorial had survived. Trofimovsk itself was disappearing beneath the waters of the delta—swallowed by the same Arctic indifference that had always surrounded it.

Puis l'île continua de s'enfoncer. Lentement, inexorablement, comme si la terre elle-même refusait de porter davantage ce témoignage insupportable. En 2014, ni les tombes ni la stèle n'avaient survécu. Trofimovsk elle-même disparaissait sous les eaux du delta—engloutie par la même indifférence arctique qui l'avait toujours entourée.



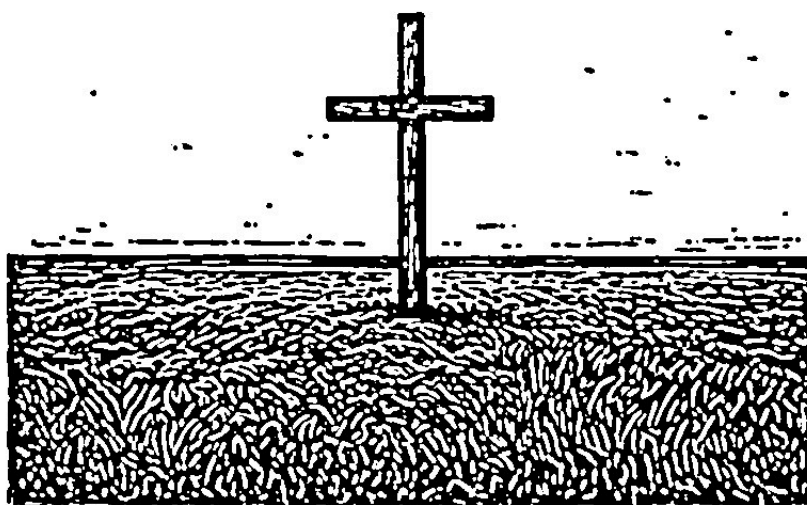
This is what the twentieth century accomplished: it killed people, buried them without names, erased their graves, and swallowed their island whole. It organized forgetting with the same methodical precision it had brought to organizing death.

Voilà ce que le XXe siècle a accompli : il a tué des gens, les a enterrés sans noms, a effacé leurs tombes, et englouti leur île tout entière. Il a organisé l'oubli avec la même précision méthodique qu'il avait apportée à organiser la mort.



But the Lithuanian lists exist. The survivors spoke. The four languages carved in stone existed, even if the stone no longer does. And perhaps that is the only resistance still available to us: to speak the names the water has taken, to name the island the water has taken, to refuse that physical disappearance carries with it moral disappearance as well.

Mais les listes lituaniennes existent. Les survivants ont parlé. Les quatre langues gravées dans la pierre ont existé, même si la pierre n'existe plus. Et peut-être est-ce là la seule résistance encore à notre portée : dire les noms que l'eau a pris, nommer l'île que l'eau a prise, refuser que la disparition physique emporte avec elle la disparition morale.



**THE AFRICAN OF
THE QUAYS**

You don't really choose the people you meet. You encounter them, let them pass, and sometimes hold on to them. These portraits are of strangers I've come across in France over the years—on a building site, on a train, on the banks of a river, at the counter of a kebab shop. Men, a woman, most of their first names forgotten. What they left me with is something else: a question asked in the night, a word of Russian thrown out like a challenge, the laughter of someone without papers but who is attached to their neighbourhood. Brief moments, often funny, sometimes serious, always true.

On ne choisit pas vraiment ses rencontres. On les reçoit, on les laisse passer, parfois on les retient. Ces portraits sont ceux d'étrangers croisés en France, au fil des années—sur un chantier, dans un train, sur les quais d'un fleuve, au comptoir d'un kebab. Des hommes, une femme, des prénoms oubliés pour la plupart. Ce qu'ils m'ont laissé, c'est autre chose : une question posée dans la nuit, un mot de russe lancé comme un pari, le rire de quelqu'un qui n'a pas de papiers mais tient à son quartier. Des instants brefs, souvent drôles, parfois graves, toujours vrais.



THE AFRICAN OF THE QUAYS

His name too has faded. I came across him on the banks of the Seine, alone, as he liked to be. He explained this solitude without making anything of it: some of his fellow Africans in France would sometimes withdraw for a perfectly simple reason—to make a phone call in peace, to think, to read, without having to negotiate space with the group. A chosen solitude, practical in nature, which would be wrong to mistake for withdrawal. We talked about *Le Canard Enchaîné*, which he read regularly. It was not an idle choice: the paper is dense, ironic, thick with wordplay and political allusion—demanding training ground for anyone who wants to truly inhabit the language. He knew this, and that was precisely why he read it. He was after a French of substance, not one of surfaces. What weighed on him was his friends. Many made no effort to integrate, stayed among themselves, spoke little with French people. He was doing the opposite—seeking out French interlocutors, real conversations, the friction of language and ideas. There was something deliberate and solitary in this, almost ascetic. A man reading *Le Canard* on the banks of the Seine to learn how to think in French. I have not forgotten him.

Son prénom aussi s'est effacé. Je l'ai croisé sur les quais de la Seine, seul, comme il aimait l'être. Il m'a expliqué cette solitude sans en faire un mystère : certains de ses compatriotes africains en France s'isolaient parfois pour une raison toute simple—téléphoner tranquillement, réfléchir, lire, sans avoir à négocier l'espace avec le groupe. Une solitude choisie, fonctionnelle, que l'on aurait tort de prendre pour du repli. Nous avons parlé du Canard Enchaîné, qu'il lisait assidûment. Ce n'était pas un choix anodin : le journal est dense, ironique, truffé de jeux de mots et d'allusions politiques—un terrain d'entraînement exigeant pour qui veut vraiment s'appropriier la langue. Il le savait, et c'était précisément pour cela qu'il le lisait. Il voulait un français de fond, pas un français de surface. Ce qui le préoccupait, c'était ses amis. Beaucoup ne cherchaient pas à s'intégrer, restaient entre eux, parlaient peu avec des Français. Lui faisait le chemin inverse—il cherchait des interlocuteurs français, des conversations vraies, du frottement avec la langue et les idées. Il y avait dans cette démarche quelque chose de volontaire et de solitaire à la fois, presque ascétique. Un homme qui lisait le Canard sur les quais de la Seine pour apprendre à penser en français. Je ne l'ai pas oublié.



THE AFGHAN

His first name is gone now, the way names sometimes vanish when an encounter was too brief. What remains is his mountains—or rather the place they held in his conversation, in his silences, in the way he sometimes looked into the distance as though searching for something the French landscape could not give back. Afghanistan was an absence he carried quietly and constantly, without always naming it. One evening, he put on his traditional dress. He was radiant. It was a simple, complete pride—the kind that needs no explanation. He did not always understand me, and he said so with an amused frankness. Why smoke facing the wind and the sea, if the cigarette burns faster that way? The question was logical, unanswerable, and it still makes me smile. He had a practical eye for the world that made certain habits of mine look faintly absurd. He enjoyed a well-placed off-colour remark, delivered with the ease of someone who sees nothing wrong in it. A woman's name, both arms tracing the curve of hips in the air—Briaaa—and a wide smile. He also had a running joke with an African friend, built around colour: he called himself caramel, his friend half-charred. They both laughed, with the laughter that belongs only to two men in exile who have found, for one evening, a light way of being where they are.

Son prénom s'est perdu, comme il arrive avec les gens que l'on croise trop brièvement. Ce dont je me souviens, c'est de ses montagnes—ou plutôt de l'espace qu'elles occupaient dans sa conversation, dans ses silences, dans la façon dont il regardait parfois au loin comme s'il cherchait quelque chose que le paysage français ne pouvait pas lui rendre. L'Afghanistan lui manquait avec cette douleur tranquille et constante que l'on porte sans toujours la nommer. Un soir, il a revêtu son costume traditionnel. Il rayonnait. C'était une fierté simple et entière, le genre qui n'a pas besoin de discours. Il ne me comprenait pas toujours—et il me le faisait savoir avec une franchise amusée. Pourquoi fumer face au vent et à la mer, si la cigarette se consume plus vite ? La question était logique, imparable, et elle me fait encore sourire. Il y avait en lui un sens pratique du monde qui rendait certaines de mes habitudes absurdes, vues de son œil. Il aimait les allusions grivoises, lancées avec le naturel de quelqu'un qui n'y voit aucune malice. Un prénom de femme, les deux bras qui dessinent des hanches dans l'air—Briaaa—et un grand sourire. Il s'amusait aussi, avec un ami africain, d'une plaisanterie sur les couleurs : lui se désignait comme caramel, l'autre comme à moitié cramé. Ils riaient tous les deux, d'un rire qui n'appartenait qu'à eux, celui de deux exilés qui ont trouvé, le temps d'une soirée, une façon légère d'être là.



MANPREET

I met him on the Île de Ré, on a volunteer worksite restoring an old fort. Manpreet was from India, and he possessed that rare quality: the ability to laugh at his own uprooting. He liked to recount the misadventures of his compatriots fresh off the plane in the West—their bewilderment at the ordinary certainties of European life, toothpaste among them, discovered like a small revelation. We laughed together, without cruelty, with the easy complicity that sometimes forms on a worksite between people who all come from somewhere else. One evening, he suggested we walk along the coast. Something in his voice made me think he had something serious to tell me. We stopped at the ruins of the Châteliers Abbey, Notre-Dame-en-Ré, those stones open to the sky. I waited. He gathered himself. In fact, Manpreet was worried about me: he had not noticed, over the entire stay, that I had spoken to any of the young women in the group. He was wondering, with a touching delicacy, whether I preferred men. I laughed, at length. I still do. He left for the United States later in life. I don't know what he

found there. But I still think of him before those ruins, in the Atlantic evening, so earnest in his concern for me.

Je l'ai rencontré sur l'île de Ré, dans le cadre d'un chantier de restauration d'un fort. Manpreet venait d'Inde, et portait avec lui cette qualité rare : la capacité de rire de sa propre transplantation. Il racontait volontiers les mésaventures de ses compatriotes fraîchement débarqués en Occident—leur stupéfaction devant certaines évidences du quotidien, le dentifrice par exemple, découvert comme une révélation. On riait ensemble, sans cruauté, avec cette complicité que l'on trouve parfois en chantier, entre gens venus d'ailleurs. Un soir, il m'a proposé de marcher le long de la côte. Quelque chose dans son ton m'a fait penser qu'il voulait me dire quelque chose de grave. Nous nous sommes arrêtés devant les ruines de l'abbaye des Châteliers, Notre-Dame-en-Ré, ces pierres ouvertes sur le ciel. J'attendais. Il a pris son élan. En fait, Manpreet s'inquiétait pour moi : il n'avait pas remarqué, pendant tout le séjour, que je m'étais adressé aux jeunes femmes du groupe. Il se demandait, avec une délicatesse touchante, si je préférais les hommes. J'ai ri, longuement. Je ris encore. Il est parti aux États-Unis, plus tard dans sa vie. Je ne sais pas ce qu'il y a trouvé. Mais je pense encore à lui devant ces ruines, dans le soir de l'Atlantique, si sérieux dans son souci de moi.



THE IVORIAN

I never knew her name. We ended up side by side at a neighbourhood demonstration—one of those street gatherings where people come down because they have had enough. The issue: a squat occupied by crack users, and everything that comes with it. She took my arm, we laughed, and that is how the conversation started. What struck me was what she told me about herself: undocumented for a decade, settled in Seine-Saint-Denis, accustomed to a certain roughness in daily life. She was not complaining—that was not her register. She had been through enough not to flinch at ordinary disorder. But here, in her neighbourhood, she felt things had gone too far. This woman, whom France had not yet recognised on paper, held her claim to that street corner with a legitimacy no one had granted her but that she had built simply by living there. There was something quietly striking about it: an undocumented woman demonstrating for the peace of her neighbourhood, laughing with a stranger while holding his arm, asserting, without making a speech of it, the elementary right to a

decent living environment. African as she was, as she put it herself with a smile, disorder held no fear for her—but this kind, yes.

Je ne connais pas son nom. On s'est retrouvés côte à côte à une manifestation d'habitants—un de ces rassemblements de quartier où les gens descendent dans la rue parce qu'ils n'en peuvent plus. Le sujet : un squat de consommateurs de crack, et tout ce qui va avec. Elle m'a pris le bras, on a ri ensemble, et c'est comme ça que la conversation a commencé. Ce qui m'a frappé, c'est ce qu'elle m'a dit d'elle-même : sans papiers depuis une décennie, installée dans le 93, habituée à une certaine rugosité du quotidien. Elle ne se plaignait pas—ce n'était pas son registre. Elle avait traversé assez de choses pour ne pas s'effondrer devant le désordre ordinaire. Mais là, dans son quartier, elle trouvait que ça allait trop loin. Cette femme, que la France n'avait pas encore reconnue sur le papier, tenait à son bout de rue avec une légitimité que personne ne lui avait accordée mais qu'elle s'était constituée à force d'y vivre. Il y avait quelque chose de légèrement vertigineux là-dedans : une sans-papiers qui manifeste pour la tranquillité de son quartier, qui rit avec un inconnu en tenant son bras, qui exige, sans en faire un discours, le droit élémentaire à un cadre de vie décent. Toute africaine qu'elle était, comme elle le disait elle-même avec humour, le désordre ne lui faisait pas peur—mais celui-là, non.



THE STOWAWAY

It is during the health pass period. I am vaccinated, but I refuse the system—I have attended Philippot's demonstrations against the government's measures, out of a conviction that something in that whole apparatus deserved to be challenged. To visit family, I take the regional TER train: the pass is not required there, one of the few legal loopholes of the time. In the compartment, a man sits down beside me, with a companion. It quickly becomes clear that neither of them has their papers. There we are, travel neighbours, each with our own reasons for moving carefully through France at that particular moment. The ticket inspector passes through three times. The mask worn incorrectly, then the tickets, then the mask again. Three inspections for what would normally have required one. I cannot say whether it is suspicion, professional zeal, or simply the rhythm of her rounds—but the repetition ends up meaning something, even without intending to. Between her visits, we talk. About

life in France, about the complications COVID has added to what was already complicated. They get off at Vitry-le-François. The conversation ends there, with the journey. What stays with me from that trip is an image that is equal parts absurd and apt: a demonstrator against the health pass and two undocumented men in the same regional train compartment, each in their own way operating at the edge of the system, crossing the Champagne plains together under the repeated gaze of the inspector.

C'est pendant la période du pass sanitaire. Je suis vacciné, mais je refuse le dispositif—je suis allé aux manifestations de Philippot contre les mesures gouvernementales, par conviction que quelque chose dans cette mécanique-là méritait d'être contesté. Pour rendre visite à la famille, je prends le TER : le pass n'y est pas exigé, c'est une des rares échappatoires légales de l'époque. Dans la cabine, un homme s'installe à côté de moi, avec un comparse. Rapidement, je comprends qu'ils n'ont pas leurs papiers. Nous voilà donc voisins de voyage, chacun avec ses propres raisons de naviguer prudemment dans la France de ce moment-là. La contrôlease passe trois fois. Le masque mal porté, puis les billets, puis encore le masque mal porté. Trois passages pour ce qui, en temps normal, en aurait demandé un seul. Je ne sais pas si c'est de la suspicion, du zèle, ou simplement le hasard du service—mais la répétition finit par dire quelque chose, même sans le vouloir. Entre les passages, on parle. De la vie en France, des difficultés que le COVID a ajoutées à ce qui était déjà compliqué. Eux descendent à Vitry-le-François. La conversation s'arrête là, comme le trajet. Ce qui me reste de ce voyage, c'est cette image un peu absurde et un peu juste : un manifestant contre le pass sanitaire et deux sans-papiers dans la même cabine de TER, chacun à sa façon en marge du dispositif, traversant ensemble la Champagne sous l'œil répété de la contrôlease.



THE TURKISH KEBAB

The encounter is brief, almost incidental—which may be precisely why it stays. A kebab counter, a man at work. I order Turkish sausages. His face shifts: surprise, amusement, something between the two and hard to name. That this customer, this Frenchman, even knew such a thing existed—that clearly did not happen often. It brought back an identical scene, from Remiremont, some years before or after. I had ordered the same dish in a restaurant without knowing the owner's nationality. He was

Tunisian. His reaction had been the same: that mixture of disbelief and quiet satisfaction, as though being recognised in that specific detail—not the cuisine in general, but that particular dish, slightly unexpected—meant more than an ordinary compliment. There is something in these small moments that escapes the grander discourse on integration and cultural encounter. No declaration, no performed depth. Just a man behind his counter, surprised to be ordered what he himself eats. And in that surprise, a form of mutual recognition that needed no duration to be real.

La rencontre est brève, presque anecdotique—et c'est peut-être pour cela qu'elle reste. Un kebab, un comptoir, un homme qui travaille. Je commande des saucisses turques. Son visage change : surprise, amusement, quelque chose d'indéfinissable entre les deux. Que ce client-là, ce Français, sache même que ça existe—voilà qui ne devait pas arriver souvent. Cela m'a rappelé une scène identique, des années plus tôt ou plus tard, à Remiremont. J'avais commandé le même plat dans un restaurant sans connaître la nationalité du gérant. Tunisien. Sa réaction avait été la même : ce mélange de stupeur et de satisfaction, comme si le fait d'être reconnu dans ce détail-là—pas la cuisine en général, mais ce plat précis, un peu inattendu—valait mieux qu'un compliment ordinaire. Il y a dans ces petits moments quelque chose qui échappe au grand discours sur l'intégration et la rencontre des cultures. Pas de déclaration, pas de profondeur affichée. Juste un homme derrière son comptoir, surpris qu'on lui commande ce qu'il mange lui-même. Et dans cette surprise, une forme de reconnaissance mutuelle qui n'avait pas besoin de durer pour exister.



THE RUSSIANS (OR CHECHENS)

I no longer remember the exact circumstances—a public place, a brief encounter. What remains is the couple, and the man with his film camera. He says something, clearly a joke, directed at his companion. Having studied Russian in a patchy, intermittent way, I catch enough to read the situation, if not every word. The man turns toward me. He addresses me in Russian, naturally, as though it were obvious. I offer what I can: Priviet. Hello. My Russian, more or less entire, summoned into a single word. The three of us laugh—at the situation, at this linguistic border crossed and immediately re-encountered, at the fact that one word had been enough to create something real between us. That is

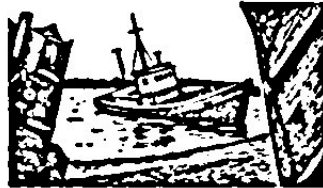
all. The conversation could go no further, and it did not need to. Some encounters hold together completely in a joke half-understood, and in a word produced just in time.

Je ne me souviens plus très bien du contexte—un lieu public, une rencontre brève. Ce qui reste, c'est le couple, et l'homme avec son appareil photo argentique. Il dit quelque chose, une blague visiblement, à l'intention de sa compagne. Ayant appris le russe par intermittence, j'en saisis assez pour comprendre la situation, sinon chaque mot. L'homme se tourne vers moi. Il m'adresse la parole en russe, naturellement, comme si c'était une évidence. Je réponds ce que je peux : Priviet. Bonjour. Tout mon russe, ou presque, convoqué en un mot. On rit tous les trois—de la situation, de cette frontière linguistique franchie puis aussitôt retrouvée, de ce que ce seul mot avait suffi à créer entre nous quelque chose de réel. C'est tout. La conversation ne pouvait pas aller plus loin, et elle n'en avait pas besoin. Il y a des rencontres qui tiennent entières dans une blague que l'on ne comprend qu'à moitié, et dans un mot lancé juste à temps.

**A LAMENT FOR
KOLYMA**

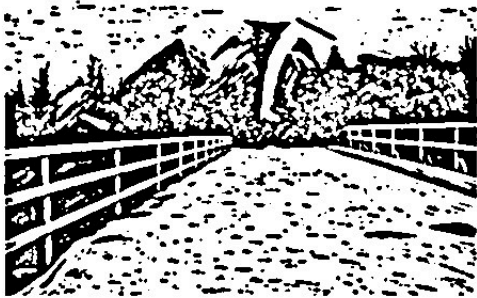
The images accompanying this text are taken from amateur footage from the 1990s and 2000s in the Kolyma region, as well as from old Russian documentaries of unknown date. They have been processed using a linocut filter to transform their documentary nature into a visual imprint—much like the way memory itself shapes the past.

Les images qui accompagnent ce texte sont issues de reportages amateurs des années 1990–2000 dans la région de la Kolyma, ainsi que d'anciens documentaires russes dont les dates sont inconnues. Elles ont été traitées par un filtre linogravure afin d'en transformer la nature documentaire en empreinte visuelle—à l'image de ce que la mémoire elle-même fait du passé.



They came across the Sea of Okhotsk, packed into the holds of prison ships, stripped of their names before they had even touched the shore. The journey itself was a punishment without sentence, a crossing into a world that had decided to forget them. At the end of the crossing, Magadan waited—a city built by the hands of those it would consume.

Ils arrivèrent par la mer d'Okhotsk, entassés dans les cales des navires-prisons, dépouillés de leurs noms avant même d'avoir touché la rive. La traversée elle-même était un châtement sans jugement, un passage vers un monde qui avait décidé de les oublier. Au bout de la traversée, Magadan attendait—une ville bâtie par les mains de ceux qu'elle allait dévorer.



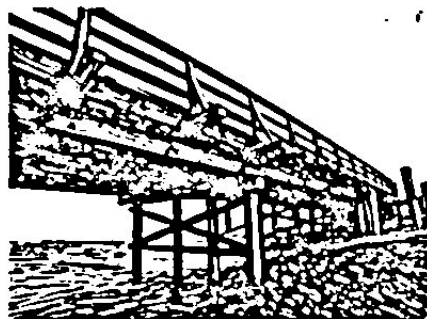
In 1934 there were thirty thousand of them. By 1939, a hundred and thirty-eight thousand. By 1941, a hundred and ninety thousand. The figures climbed like a fever, each increment a multitude of lives rendered into labour, into quotas, into output measured in grams of gold. A man became a number. A number became a grave.

En 1934, ils étaient trente mille. En 1939, cent trente-huit mille. En 1941, cent quatre-vingt-dix mille. Les chiffres montaient comme une fièvre, chaque palier représentant une multitude de vies réduites au travail, aux quotas, à une production mesurée en grammes d'or. Un homme devenait un numéro. Un numéro devenait une tombe.



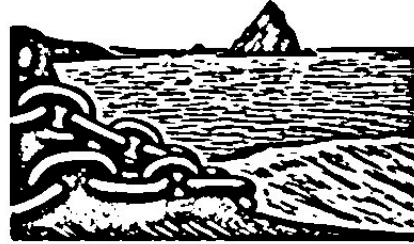
They built the Kolyma Highway through the taiga with their bodies, those who died becoming the road itself—its foundation, its material, its memorial. About eighty different camps eventually dotted the region of uninhabited wilderness. The highway connected them like beads on a string of suffering, each settlement a satellite of misery in a system too vast to comprehend whole.

Ils construisirent la route de la Kolyma à travers la taïga avec leurs corps, ceux qui mouraient devenant la route elle-même—son fondement, sa matière, son monument. Environ quatre-vingts camps différents parsemèrent finalement cette région de nature sauvage inhabitée. La route les reliait comme des perles sur un fil de souffrance, chaque établissement un satellite de misère dans un système trop vaste pour être saisi dans son entier.



At the mouth of the river, at the edge of everything, the prisoners built a seaport where winter came like an executioner. Those who died were buried in the outpost cemetery one kilometre from the shore. Individual graves, individual wooden stakes, boards bearing their numbers—not their names. In 1988, an expedition came at last to study what remained. The earth remembered, even when the state had chosen to forget.

À l'embouchure du fleuve, à l'extrémité du monde, les prisonniers construisirent un port de mer où l'hiver arrivait comme un bourreau. Ceux qui mouraient étaient enterrés dans le cimetière du poste avancé à un kilomètre du rivage. Des tombes individuelles, des pieux de bois individuels, des planches portant leurs numéros—pas leurs noms. En 1988, une expédition vint enfin étudier ce qui restait. La terre se souvenait, même quand l'État avait choisi d'oublier.



On 22 November 1937, at the height of the Great Purges, the prisoners building the fishing port at Zelyony Mys could bear it no longer. Driven by harsh conditions and starvation, they rose up. Their rebellion was suppressed by 15 December. Of the forty-nine who surrendered, three were shot in Magadan and forty-six were shot on the Green Cape itself and buried in a common grave—their individual deaths collapsed into a single anonymous wound in the earth.



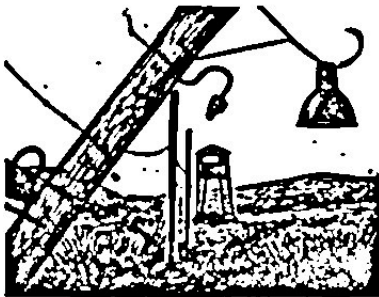
Le 22 novembre 1937, au plus fort des Grandes Purges, les prisonniers qui construisaient le port de pêche à Zelyony Mys ne purent plus supporter. Poussés par des conditions inhumaines et la faim, ils se soulevèrent. Leur rébellion fut matée le 15 décembre. Des quarante-neuf qui se rendirent, trois furent fusillés à Magadan et quarante-six furent fusillés sur le cap Vert même et enterrés dans une fosse commune—theurs morts individuelles effondrées en une seule blessure anonyme dans la terre.



The camp at Butugychag existed from the late 1930s until 1955—seventeen years of gold extraction, seventeen years of uranium mining. It had several sections and no fewer than five cemeteries. The

largest was next to the Central camp settlement. Prisoners were buried in mass graves and individually. The total numbers have never been established. The earth holds what the records refuse to say.

Le camp de Butugychag exista de la fin des années 1930 jusqu'en 1955—dix-sept ans d'extraction d'or, dix-sept ans d'extraction d'uranium. Il comptait plusieurs sections et pas moins de cinq cimetières. Le plus grand se trouvait à côté de l'établissement central du camp. Les prisonniers furent enterrés en fosses communes et individuellement. Le nombre total n'a jamais été établi. La terre contient ce que les archives refusent de dire.



The camp outpost at the Elgen state farm existed from 1935 to 1957. Most of the workforce were women. A children's home was organised for all infants born in the Dalstroï camps, because children were born there too—born into barbed wire, born into the Kolyma cold. Those who died, prisoner and child alike, were buried nearby in the woods. Part of the burial ground was ploughed up and lost in the 1970s. The land forgot on command.

Le poste avancé du camp de la ferme d'État d'Elgen exista de 1935 à 1957. La plupart des travailleurs étaient des femmes. Un foyer pour enfants fut organisé pour tous les nourrissons nés dans les camps de Dalstroï, car des enfants y naissaient aussi—nés dans les barbelés, nés dans le froid de la Kolyma. Ceux qui mouraient, prisonniers et enfants confondus, étaient enterrés à proximité dans les bois. Une partie du terrain funéraire fut labourée et perdue dans les années 1970. La terre oublia sur ordre.



Many of the prisoners in Kolyma were academics and intellectuals. Among them was Mikhail Kravchuk, a Ukrainian mathematician whose work had earned acclaim across the Western world. After a summary trial, he was sent to Kolyma, where he died in 1942. After his arrest, his name was stricken from books and journals. They tried to erase even the echo of what he had given the world—but mathematics does not yield to decrees.

Bon nombre des prisonniers de la Kolyma étaient des universitaires et des intellectuels. Parmi eux se trouvait Mikhaïl Kravtchouk, mathématicien ukrainien dont les travaux lui avaient valu une renommée dans le monde occidental. Après un procès sommaire, il fut envoyé à la Kolyma, où il mourut en 1942. Après son arrestation, son nom fut effacé des livres et des revues. On tenta d'effacer jusqu'à l'écho de ce qu'il avait offert au monde—mais les mathématiques ne cèdent pas aux décrets.



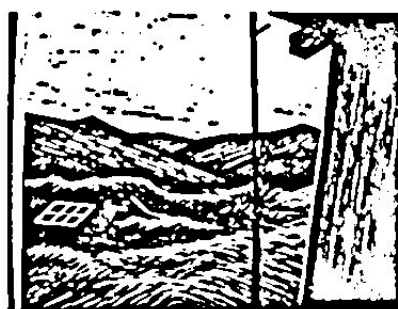
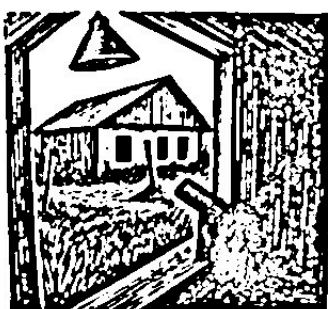
From 1946 to 1953, the central hospital for the Northeast camps was located in Debin. Prisoners were buried on the outskirts of the settlement on the slope of a hill. In 1990, the stakes with their grave numbers still stood. The following year, a memorial was erected bearing words that accused no one directly yet indicted everything: *On this hill were buried, with no names only numbers.* The people, the inscription promised, would restore their memory.

De 1946 à 1953, l'hôpital central des camps du Nord-Est se trouvait à Débine. Les prisonniers étaient enterrés en périphérie de l'établissement, sur la pente d'une colline. En 1990, les pieux avec leurs numéros de tombes étaient encore debout. L'année suivante, un mémorial fut érigé portant des mots qui n'accusaient personne directement mais condamnaient tout : « Sur cette colline furent enterrés, sans noms, seulement des numéros. » Le peuple, promettait l'inscription, restaurerait leur mémoire.



At the Dneprovsky tin mine, the burial ground lay six hundred metres from the camp. The numbers buried there have never been established. In 2006, about sixty or seventy stakes still bore their metal number-plates, marking where the dead lay. That year a businessman from Debin erected a cross, and a year later, a sign was added: the cross had been consecrated, a date recorded, a name given to the priest who blessed the ground. The dead received, at last, a little ceremony.

À la mine d'étain de Dneprovsky, le terrain funéraire se trouvait à six cents mètres du camp. Le nombre d'enterrés n'a jamais été établi. En 2006, une soixantaine ou une soixante-dizaine de pieux portaient encore leurs plaques métalliques numérotées, indiquant où reposaient les morts. Cette année-là, un homme d'affaires de Dèbine érigea une croix, et un an plus tard, un panneau fut ajouté : la croix avait été consacrée, une date enregistrée, un nom donné au prêtre qui bénit la terre. Les morts reçurent enfin un peu de cérémonie.



At Seimchan, those who died were buried along the road to the Lazo mine. In the 1980s, there were still posts bearing numbers. Then the burial ground was destroyed and the area was used for industrial construction—the dead displaced once more, this time by concrete and machinery. In 2009, a resident of the town placed a stone by the roadside. It bore these words: *This stone was put here in memory of all those who suffered unjustly during the years of Stalinist repression.* One man's gesture against an ocean of erasure.

À Seimchan, ceux qui mouraient étaient enterrés le long de la route menant à la mine Lazo. Dans les années 1980, des pieux numérotés subsistaient encore. Puis le terrain funéraire fut détruit et la zone utilisée pour une construction industrielle—les morts déplacés une fois de plus, cette fois par le béton et les machines. En 2009, un habitant de la ville posa une pierre au bord de la route. Elle portait ces mots : « Cette pierre a été posée ici en mémoire de tous ceux qui ont souffert injustement pendant les années de la répression stalinienne. » Le geste d'un seul homme contre un océan d'effacement.



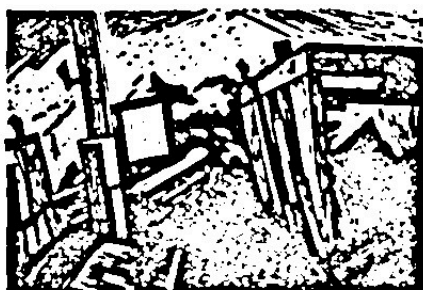
Aleksandr Solzhenitsyn called Kolyma the “pole of cold and cruelty” in the Gulag system—the furthest point, the extreme of extremes, the place that concentrated within itself the logic of the entire machinery of destruction. Various estimates have placed the death toll from 1930 to the mid-1950s between two hundred and fifty thousand and over a million people. The range of the estimate is itself a kind of horror—we cannot even agree on the magnitude of the loss.

Aleksandr Soljenitsyne appela la Kolyma le « pôle du froid et de la cruauté » dans le système du Goulag—le point le plus éloigné, l'extrême des extrêmes, le lieu qui concentrait en lui-même la logique de toute la machinerie de destruction. Diverses estimations ont situé le nombre de morts entre 1930 et le milieu des années 1950 entre deux cent cinquante mille et plus d'un million de personnes. L'amplitude même de cette estimation est une forme d'horreur—nous ne pouvons pas même nous accorder sur la magnitude de la perte.



Across the region, beginning in the 1990s and continuing into the 2000s, crosses were raised: wooden crosses consecrated by Orthodox priests, metal plaques fixed to stone, inscriptions drafted by local museum workers and ordinary citizens. A cross at Butugychag in 2003. A cross at Ambarchik in 1993. A cross at the Green Cape, destroyed, then raised again in 1997. The act of raising a cross where only a number had been—this too is a form of testimony, a refusal to allow the earth to keep its secret alone.

À travers la région, à partir des années 1990 et jusque dans les années 2000, des croix furent érigées : des croix de bois consacrées par des prêtres orthodoxes, des plaques métalliques fixées à la pierre, des inscriptions rédigées par des travailleurs de musées locaux et des citoyens ordinaires. Une croix à Butugychag en 2003. Une croix à Ambarchik en 1993. Une croix sur le cap Vert, détruite, puis de nouveau dressée en 1997. L'acte d'élever une croix là où n'existait qu'un numéro—c'est aussi une forme de témoignage, un refus de laisser la terre garder seule son secret.



The Mask of Sorrow stands in Magadan. The Church of the Nativity holds the victims in its icons and in its Stations of the Camps. In the museums of small settlements—Ust-Omchug, Chersky—the case files are preserved, the lists compiled by those who cared enough to look. Kolyma is still there, still

cold, still vast. The gold is still mined. The taiga still grows over graves whose numbers were never recorded. And still, somewhere on a hillside, a wooden stake stands—the last notation of a life the century tried to erase.

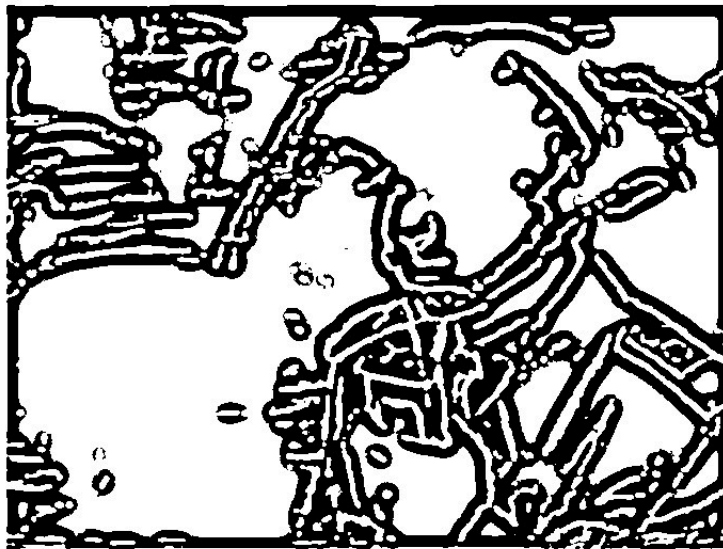
Le Masque du Chagrin se dresse à Magadan. L'église de la Nativité porte les victimes dans ses icônes et dans ses Stations des Camps. Dans les musées des petits établissements—Oust-Omtchoug, Tchersky—les dossiers sont conservés, les listes dressées par ceux qui eurent le courage de chercher. La Kolyma est toujours là, toujours froide, toujours vaste. L'or y est toujours extrait. La taïga repousse toujours sur des tombes dont les numéros ne furent jamais consignés. Et quelque part encore, sur un flanc de colline, un pieu de bois se tient debout—dernière notation d'une vie que le siècle tenta d'effacer.



BERISLAV AND THE JNA

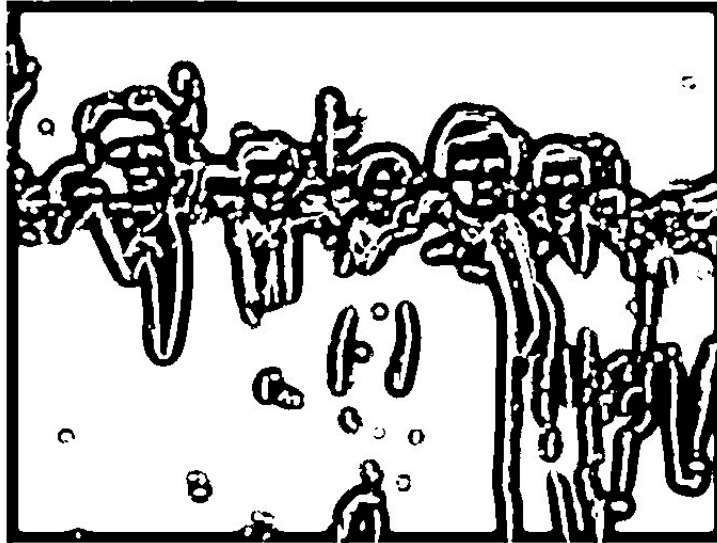
What happens when everything you have defended (or believed in) for decades crumbles in the space of just a few years? When you are reduced to the status of a powerless spectator, or even a virtual stranger? In this graphic novel, I explore these two questions through the eyes of Berislav, a fictional officer in the JNA—the Jugoslovenska Narodna Armija, or Yugoslav People's Army—who faced the sudden collapse of Yugoslavia between 1987 and 1989.

Que se passe-t-il quand tout ce que l'on a défendu (ou cru) pendant des décennies s'effondre en seulement quelques années ? Lorsque l'on est réduit au statut de spectateur impuissant voire de quasi étranger ? Dans cette nouvelle graphique, j'explore ces deux questions au travers des yeux de Berislav, officier fictif de la JNA—Jugoslovenska Narodna Armija ou Armée populaire de Yougoslavie—confronté à l'effondrement brutal de la Yougoslavie de 1987 à 1989.



March 1991—Like others, I was called up as a reinforcement in Belgrade to help police the massive demonstrations that were to take place from 9 to 14 March in the streets of the Yugoslav capital. I am not involved in politics—a personal commitment I made when I joined the army in 1978—I am simply doing my duty. It is a chaotic day, the sort Yugoslavia has been experiencing since 1987. Privately and silently, I mock the national obsessions of a population whose country is on the brink of complete economic and political disintegration.

Mars 1991—Je suis appelé en renfort comme d'autres à Belgrade pour participer à l'encadrement policier de manifestations monstres qui vont durer du 9 au 14 Mars dans les rues de la capitale Yougoslave. Je ne fais pas de politique—c'est un engagement personnel pris à mon entrée dans l'armée en 1978—j'accomplis simplement mon devoir. C'est une journée chaotique comme en connaît la Yougoslavie depuis 1987. Intérieurement et en silence, j'ironise sur les obsessions nationales d'une population dont le pays est en voie de désintégration économique et politique intégrale.



Milošević in Kosovo in May 1987. Even though we are related—I am Serbian too, after all—I do not like him. The man whom some had nicknamed the “Serbian Gorbachev” seems above all seduced by opportunism and cynicism: more and more Serbs are dreaming of a Greater Serbia. All nations have wanted to settle the unresolved scores of the Second World War ever since Tito came to power. And it will be up to us to step in when politicians no longer wish to make grand speeches. I’m a bit of an old fogey these days when it comes to this topic among young people: I didn’t care about nationality, especially as I was in the military. I never shared the nationalists’ fanatical passion for obscure, forgotten medieval battles, nor that suspicious need to treat every individual Serb as an outpost of ‘Greater Serbia’. But I’d better be modest: I continued to serve after 1991 for the Federal Republic of Yugoslavia.

Milošević au Kosovo en Mai 1987. Même si nous avons un lien de parenté—je suis Serbe moi aussi après tout—je ne l’apprécie pas. L’homme que certains avaient surnommé le “Gorbatchev Serbe” semble surtout séduit par l’opportunisme et le cynisme : les Serbes sont de plus en plus nombreux à rêver d’une grande Serbie. Toutes les nations veulent régler les comptes non soldés de la Seconde Guerre Mondiale dès la mise en œuvre du règne de Tito. Et ce sera à nous d’intervenir lorsque les politiques ne voudront plus faire de grands discours. Je suis ringard aujourd’hui sur ce sujet auprès des jeunes : je m’en moquais de la nationalité, étant en plus militaire. Je n’ai jamais eu la passion délirante des nationalistes pour d’obscures batailles médiévales oubliées ou encore ce besoin suspect de traiter chaque serbe isolé comme un îlot de la “grande serbie”. Mais je ferais mieux de me faire modeste : j’ai poursuivi mon service après 1991 pour la République Fédérale de Yougoslavie.



Everything was going well until Tito's death on 4 May 1980—after which Yugoslavia came to be governed by a collective presidency. The economic situation then gradually deteriorated: rationing, shortages, inflation... and occasionally financial scandals too. The self-management of previous years had not borne the expected fruit. But all this serves as a pretext—Tito's main interest had been to be a unifying leader who had managed to keep the deep-seated problems linked to nationalities under wraps. The JNA may well have remained the only Yugoslav state body to stick to the end, as I sometimes say with a touch of humour—right into Yugoslavia's coffin and into the mire of the mass graves of the 1990s, which still stain our former shared country to this day. Tito is perhaps the only thing left that we can still take pride in across our various countries today.

Tout allait pour le mieux jusqu'à la mort de Tito le 4 Mai 1980—puis la Yougoslavie est devenue dirigée par une présidence collégiale. Puis la situation économique s'est progressivement aggravée : rationnement, pénurie, inflation... parfois scandales financiers aussi. L'autogestion des années précédentes n'a pas apporté les fruits attendus. Mais tout cela constitue des prétextes—Tito avait surtout eu pour intérêt d'être un leader fédérateur qui avait su mettre sous couveuse les problèmes profonds liés aux nationalités. La JNA est peut-être restée le seul organe étatique Yougoslave jusqu'au-boutiste comme je le dis parfois avec humour—jusque dans le cercueil de la Yougoslavie et dans la fange des charniers des années 1990 qui souillent encore aujourd'hui notre ancien pays commun. Tito, c'est peut-être la seule chose qui reste encore acceptable comme fierté entre nos différents pays aujourd'hui.



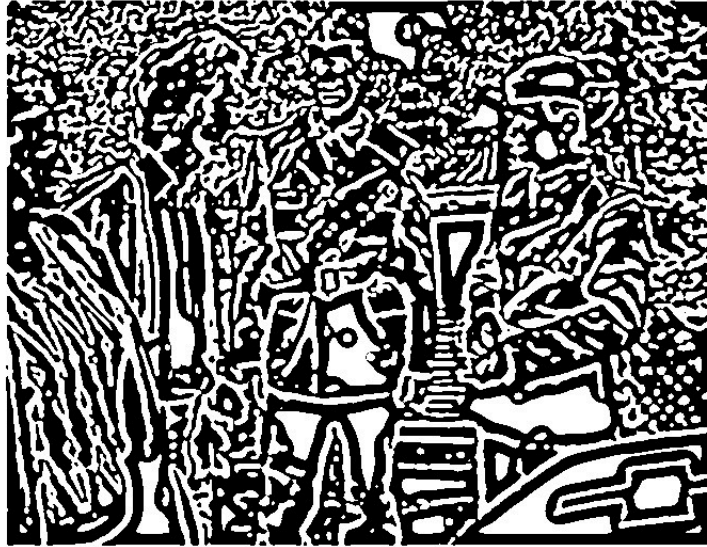
To say that everything was fine with Tito would be untrue. But there was something that allowed us to move forward—quite the opposite of what would happen in the years following his death. Hey, we were practically the only communist country in the world that appealed to many Westerners. We could listen to rock and reggae, we had tourists, we even exported cars like the Yugo... and some of our workers too. In short, one of the few communist countries in the world that could hold its head high.

Dire que tout était bien avec Tito serait mensonger. Mais il y avait un quelque chose qui permettait d'aller de l'avant—tout le contraire de ce qui arrivera dans les années après sa mort. Eh, on était presque le seul état communiste du monde attractif pour de nombreux Occidentaux. On pouvait écouter du rock et du reggae, on avait des touristes, on exportait même des voitures comme la Yugo... certains de nos travailleurs aussi. Bref, un des rares pays communiste au monde à pouvoir se montrer sans honte.



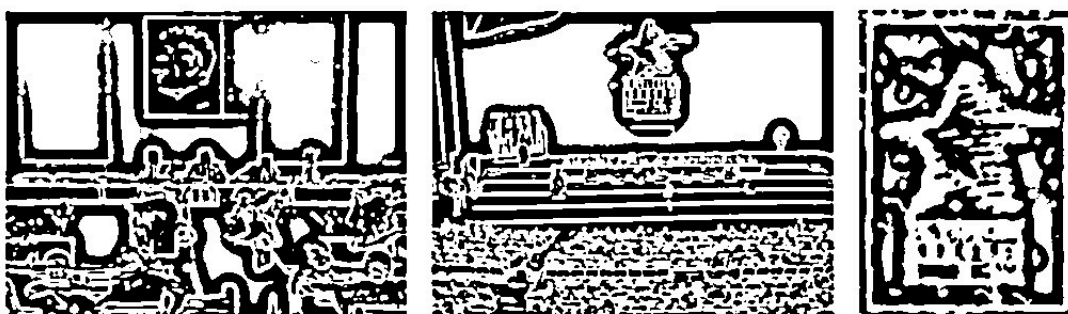
Yugoslavia—as I jokingly remarked to one of my colleagues at the time—was becoming more and more like the Soviet Union: rationing, queues, shortages... A way of reconciling us with our Soviet brothers? Ironically, as a result of the non-alignment policies adopted by Tito, Yugoslavia found itself, very quickly in the early 1980s, having to renegotiate loans taken out from both the Eastern and Western blocs. Consequently, it was forced to accept reform programmes. At the time, I found the whole situation rather amusing at first, but gradually it began to feel like a humiliation. Being in the army, my neighbours gradually started to look at me askance.

La Yougoslavie—comme je le dis à l'époque avec humour à l'un de mes collègues—devient de plus en plus comme l'Union Soviétique : rationnement, file d'attentes, pénuries... Une façon de nous réconcilier avec nos frères soviétiques ? Ironiquement, du fait des choix liés au non-alignement décidés par Tito, la Yougoslavie s'est retrouvée prise très rapidement au début des années 1980 à devoir renégocier des emprunts pris de part et d'autres des blocs Est/Ouest. Et par conséquent, à accepter des programmes de réformes. Je vis cette situation à l'époque d'abord avec amusement, puis progressivement comme une humiliation. Étant dans l'armée, mon voisinage me regarde progressivement de travers.



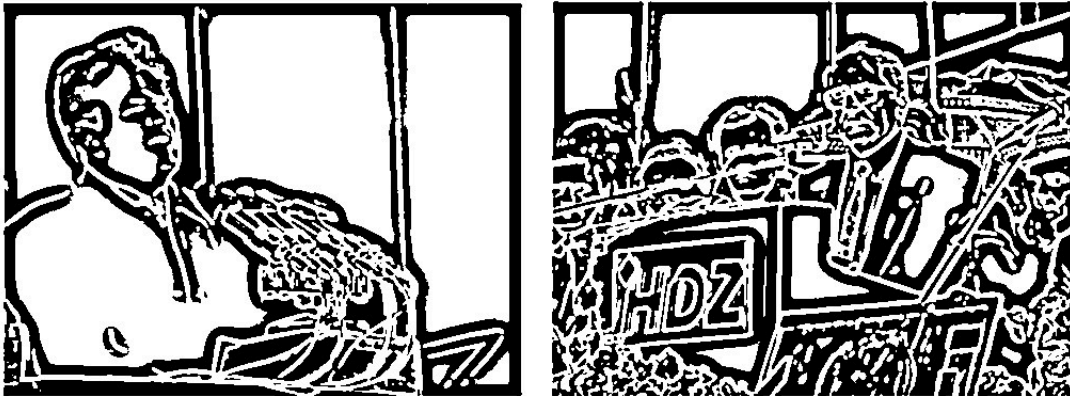
A memory from the border with Slovenia in early 1991—these two soldiers with civilians. They look—sadly—like relics of the past, stiff in their outdated Yugoslav uniforms in the style of the 1950s and 1960s. Yet they are on duty that day and following orders. They are Bosnians and Croats. The local civilians speak to them as if they were strangers—there is no ‘home’ on the other side. These two soldiers do not understand the scene at all—they stand there stoically, taking the insults from two locals who do not even seem to realise the brutality of their actions. My promotion to officer changes nothing—we no longer belong to the same world.

Un souvenir à la frontière à la Slovénie début 1991—ces deux soldats avec des civils. Ils ressemblent—malheureusement—à des reliques du passé engoncées dans leurs uniformes yougoslaves datés dans le style des années 1950–1960. Ils sont pourtant en poste ce jour-là et fidèles aux ordres. Ils sont Bosniaques et Croates. Les habitants civils leurs parlent comme à des étrangers—Il n’y a pas de chez vous en face. Ces deux soldats ne comprennent rien à la scène—ils sont là stoïques à encaisser les insultes face à deux habitants qui ne semblent même pas se rendre compte de la brutalité de leurs gestes. Mon arrivée en tant qu’officier ne change rien—nous ne sommes plus du même monde.



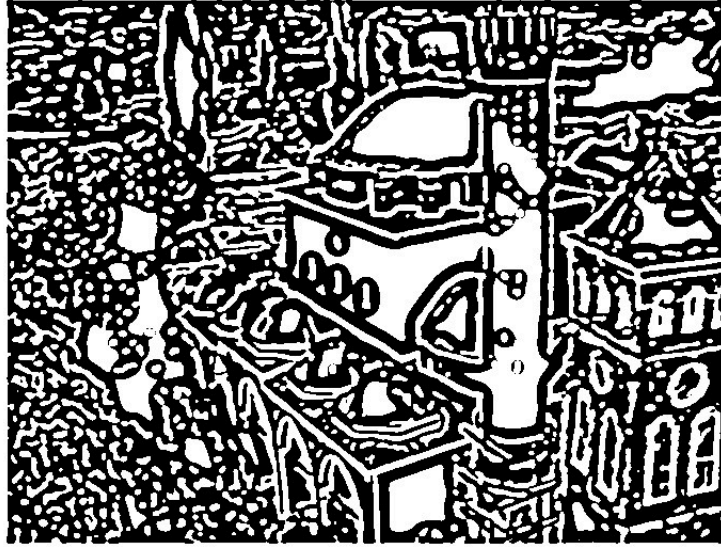
The 14th Congress of the League of Communists of Yugoslavia—a last hope, or not, for Yugoslavia. But several delegations are already leaving. The Yugoslav Communist League was dissolved in the wake of this. Despite my attachment to Yugoslavia, I never liked its youth organisations, nor did I wish to join any political parties or ideological groups after the party was dissolved. I must admit, though, that I still have a soft spot for this poster from the 14th Congress, with its Yugoslav red star, in a graphic style that gradually fades it away. Prophetic?

Le 14e Congrès de la Ligue des communistes de Yougoslavie—un dernier espoir ou pas pour la Yougoslavie. Mais déjà plusieurs délégations s'en vont. La Ligue Communiste Yougoslave est dissoute dans la foulée. Malgré mon attachement à la Yougoslavie, je n'ai jamais aimé ses organisations de jeunesse, ni voulu adhérer à des partis ou cercles d'idées après la dissolution du parti. Je dois quand même avouer que j'ai toujours un faible pour cette affiche du 14ème Congrès avec son étoile rouge yougoslave, dans un style graphique qui l'efface progressivement. Prémonitoire ?



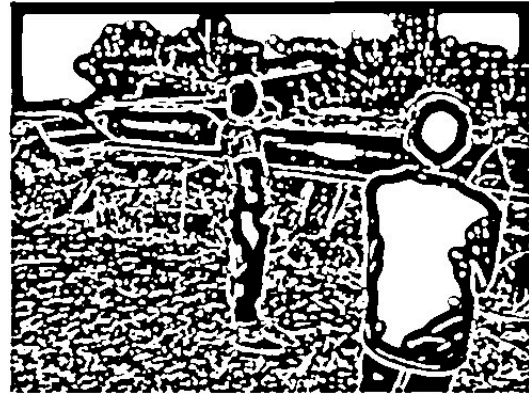
Slobodan Milošević (Serbian president) and Franjo Tuđman (Croatian president)—whom I have always regarded as mere cynics, obsessed with opportunism and nationalism, without ever having the slightest economic or political vision for Yugoslavia. But they were not the only ones in Yugoslavia at the time who wanted to take advantage of the situation, and the population bears some responsibility for what happened. Memories of the populist demonstrations and the forced resignations of officials during the anti-bureaucratic revolution of 1988–1989. But then again, that’s probably just pent-up anger on my part: I had to carry on with my service in the post-communist Yugoslavia.

Slobodan Milošević (président Serbe) et Franjo Tuđman (président Croate)—que j’ai toujours considérés comme de simples cyniques, obsédés par l’opportunisme et le nationalisme, sans jamais une once de vision économique ou politique pour la Yougoslavie. Mais ils n’étaient pas les seuls à l’époque en Yougoslavie à vouloir profiter de la situation, et la population porte une part de responsabilité dans ce qui est arrivé. Souvenirs des manifestations populistes et des démissions forcées de responsables lors de la révolution anti-bureaucratique en 1988–1989. Mais là encore, c’est sans doute de la rage rentrée de ma part : il a fallu continuer mon service dans le monde post-Yougoslavie communiste.



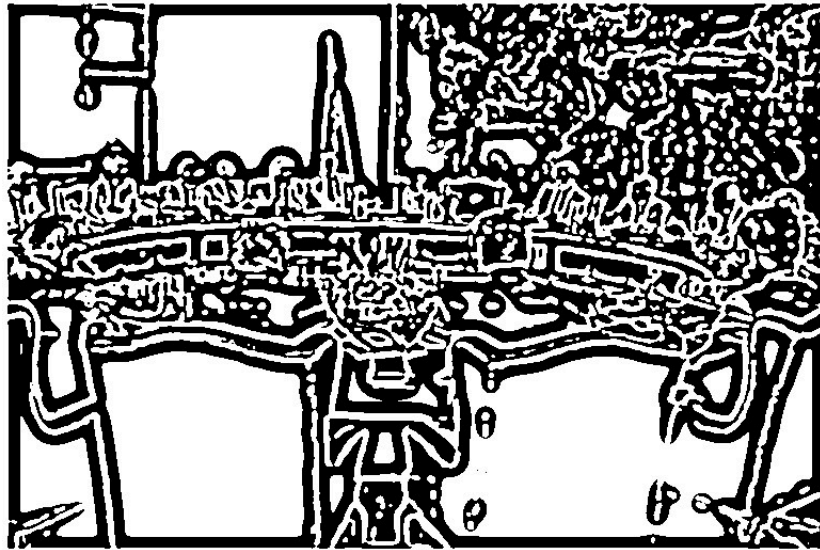
I was naive and “childish” myself in the final years of Yugoslavia. Everyone makes fun of me, but I miss the 1 May barbecues in the garden with my parents—those of us who were children or teenagers in the 1980s and 1990s, whose parents were keen to celebrate 1 May, remember above all the bullying and mockery from the neighbourhood. And also that mix of different people, like that mosque standing next to a church in an old news report.

J'ai été naïf et “enfant” moi aussi dans les dernières années de la Yougoslavie. Tout le monde se moque de moi, mais ça me manque des barbecues du 1er Mai dans le jardin avec les parents—ceux enfants ou adolescentes dans les années 1980–1990 dont les parents tenaient à célébrer le 1er Mai, se souviennent surtout des brimades et moqueries du voisinage. Et aussi ce mélange de personnes différentes, comme cette mosquée côtoyant une église dans un vieux reportage.



These children, however, will not have our dreams or memories—they will flee like their parents, taking to the roads, or watch the JNA tanks on the roads in 1990–1991. Far from any grand reflections or private conversations, I find myself dithering, and above all, passively going along with the situation.

Ces enfants par contre n'auront pas nos rêves ou souvenirs—ils fuiront comme leurs parents sur les routes ou observeront les tanks de la JNA sur les routes en 1990–1991. Ce sont des moments dont je n'aime pas me souvenir. Loin des grandes réflexions et discours en privée, je me retrouve à tergiverser, et surtout obéir, bien passivement devant la situation.



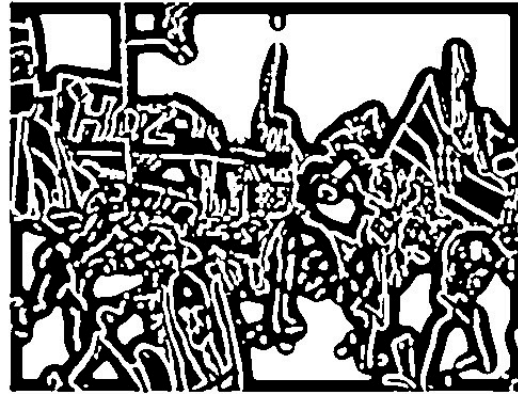
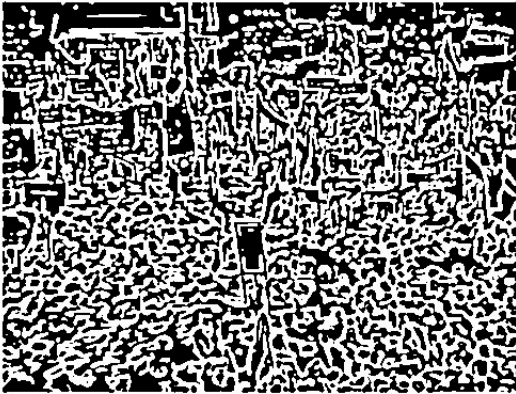
In March 1991, it was my employer, the Yugoslav Army itself, that made a final—one might call it ‘personal’—attempt to save Yugoslavia. The army wanted to impose a state of emergency to save Yugoslavia. I only heard about this much later—having been in Belgrade during the demonstrations at the time. Accounts of that meeting are unanimous: the military came up against a brick wall in the face of political leaders who had long since decided that Yugoslavia was doomed to disappear. Representatives from Serbia, Montenegro, Vojvodina and Kosovo had spoken in favour of this plan, whilst those from Slovenia, Croatia, Macedonia and Bosnia and Herzegovina had opposed it.

En Mars 1991, c'est mon employeur l'armée Yougoslave elle-même qui fait une dernière tentative—que l'on pourrait qualifier de "personnelle"—pour sauver la Yougoslavie. L'armée veut imposer l'état d'urgence pour sauver la Yougoslavie. Je n'entends parler de cette histoire que bien plus tard—étant à Belgrade lors des manifestations au même moment. Les témoignages de cette réunion sont univoques : les militaires font face à un mur devant des politiques qui ont depuis longtemps décidé que la Yougoslavie était vouée à disparaître. Les représentants de la Serbie, du Monténégro, de la Voïvodine et du Kosovo s'étaient prononcés en faveur de ce plan, tandis que ceux de la Slovénie, de la Croatie, de la Macédoine et de la Bosnie-Herzégovine s'y étaient opposés.



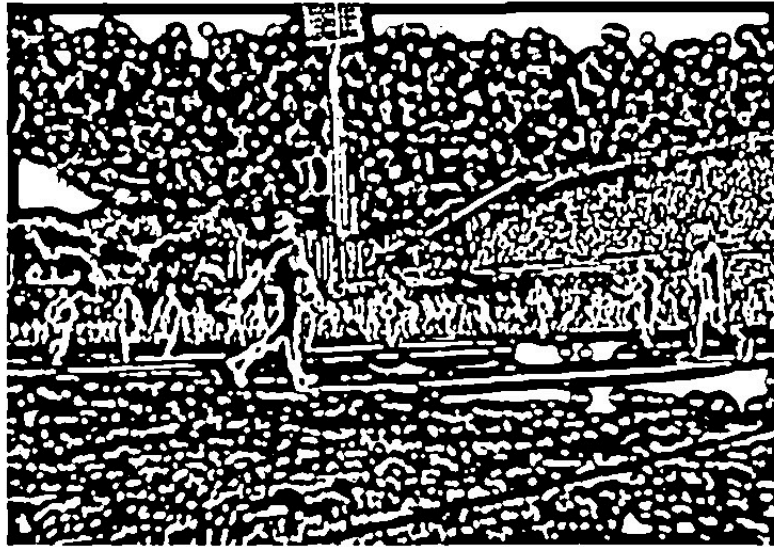
Just as in the Soviet Union at that time—some want to believe in the dream of a communist society right to the very end. Memories of those television images of a march by Tito's nostalgics—portraits of the general and red flags fluttering in the wind.

Comme en Union Soviétique à ce moment-là—certains veulent croire jusqu'au bout au rêve d'une société communiste. Souvenir des ces images à la télévision d'une marche de nostalgiques de Tito—portraits du général et drapeaux rouges flottants au vent.



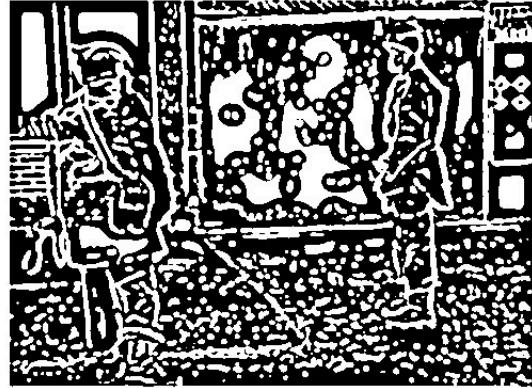
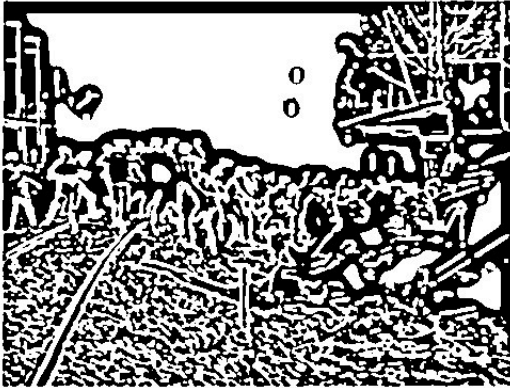
And at the same time—those who sometimes call themselves the winners of history—march with their Serbian, Croatian and Slovenian flags... They know that Yugoslavia's days are numbered.

Et dans le même temps—ceux qui se surnomment parfois les gagnants de l'histoire—défilent quant à eux avec leurs drapeaux serbes, croates, slovènes... Ils savent que les jours de la Yougoslavie sont comptés.



In 1990, during a lull in the action, I went to watch a match with some Croatian friends. The Zagreb-Belgrade match descended into a riot—the police were forced to intervene right inside the stadium. The images were broadcast across Yugoslavia. It seemed as though even life's simple pleasures could not escape being tainted by the atmosphere of the time.

En 1990, j'assiste dans un moment de répit à un match avec des amis croates. Le match Zagreb-Belgrade tourne à l'émeute—la police est forcée d'intervenir à même le stade. Les images font le tour de la Yougoslavie. On dirait que même les loisirs simples de la vie ne peuvent être que contaminés par l'atmosphère de la période.



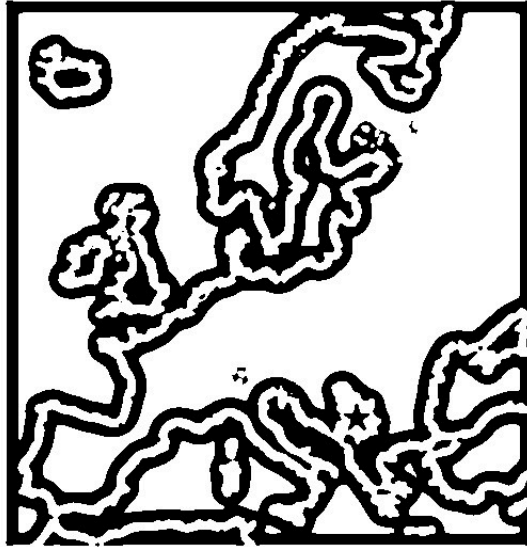
I was with a riot squad that day. In a region of Kosovo to restore federal order. This scene struck me: a soldier deserting in the thick of the clash. He spits his venom in the face of the officer organising our unit that day, who is Bosnian: he has no orders to take from a subhuman admirer of Tito. The officer lets him go: the crowd is causing too many problems and we are understaffed. We spent the day patrolling the streets of this small town and firing tear gas grenades at demonstrators. Their one and only crime that day—shouting “Democracy, Democracy”. And on that day, I’ll be doing what everyone else is doing: keeping the peace.

Je suis dans une unité anti-émeutes ce jour-là. Dans une région du Kosovo pour rétablir l'ordre fédéral. Cette scène m'a frappé : c'est un soldat qui déserte au cœur de l'affrontement. Il crache son venin à la face de l'officier qui organise notre unité ce jour-là et qui est Bosniaque : il n'a pas d'ordre à recevoir d'un sous-homme admirateur de Tito. L'officier le laisse partir : la foule lui pose trop de problèmes et nous sommes en sous effectif. On passera la journée à arpenter les rues de cette petite ville et à tirer des grenades lacrymogènes sur des manifestants. Leur seul et unique tort ce jour-là—crier “Démocratie, Démocratie”. Et moi ce jour-là, je fais comme les autres : je fais du maintien de l'ordre.



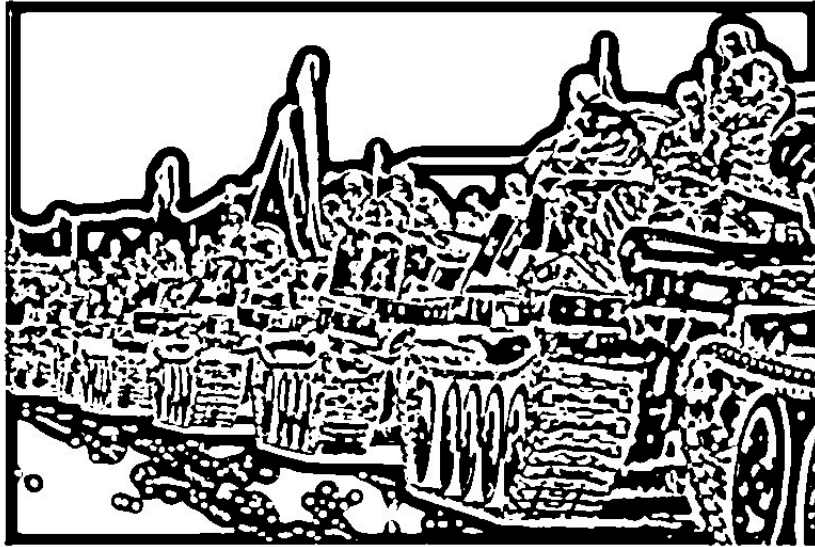
I still think back to those days in March 1991 in Belgrade—confusion, chaos, screams, violence... for me, a distillation of the absurdity of my mission in a dying Yugoslavia. In April 1992: the country ceased to exist.

Je repense encore à ces jours de Mars 1991 à Belgrade—confusion, chaos, cris, violence... un condensé pour moi de l'absurdité de ma mission dans une Yougoslavie mourante. En Avril 1992 : le pays disparaît définitivement.



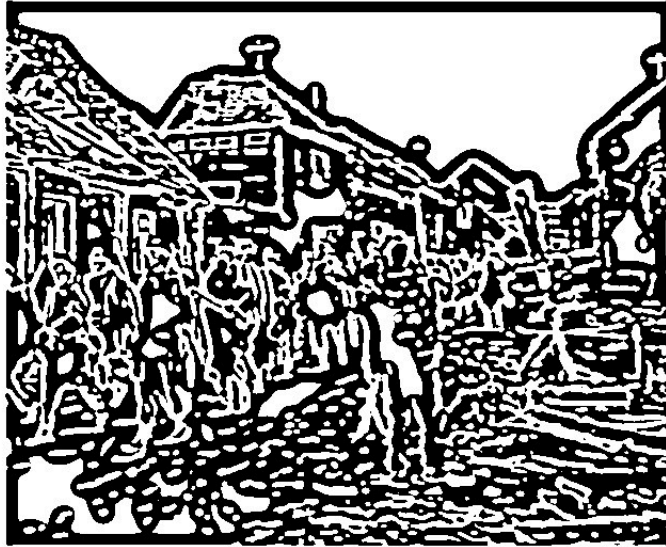
1992—This is what my former Yugoslavia has been reduced to: a rump state comprising only Serbia and Montenegro, known as the Federal Republic of Yugoslavia. A mere speck on the map of Europe, symbolised by nostalgia through the red star of the old Yugoslav flag. A mere speck on the fringes of Europe in the midst of a major reshuffle. In the chaos that followed the 14th Congress of the League of Communists of Yugoslavia, the JNA gradually disbanded amidst calls for independence, the formation of new territorial units, and chaotic attempts to regain control... Everyone eventually ended up going home. Much to my regret.

1992—Voilà à quoi est réduite mon ancienne Yougoslavie : un état résiduel réduit à la Serbie et au Monténégro nommé République Fédérale de Yougoslavie. Un confetti symbolisé par nostalgie par l'étoile rouge de l'ancien drapeau Yougoslave sur une carte de l'Europe. Un confetti en marge d'une Europe en pleine recomposition. Dans le chaos qui a suivi le 14e Congrès de la Ligue des communistes de Yougoslavie, la JNA s'est progressivement dissoute au milieu des indépendances, formation de nouvelles unités territoriales, tentatives de reprise en main dans le désordre... Chacun a finalement fini par retourner chez lui. A mon regret.



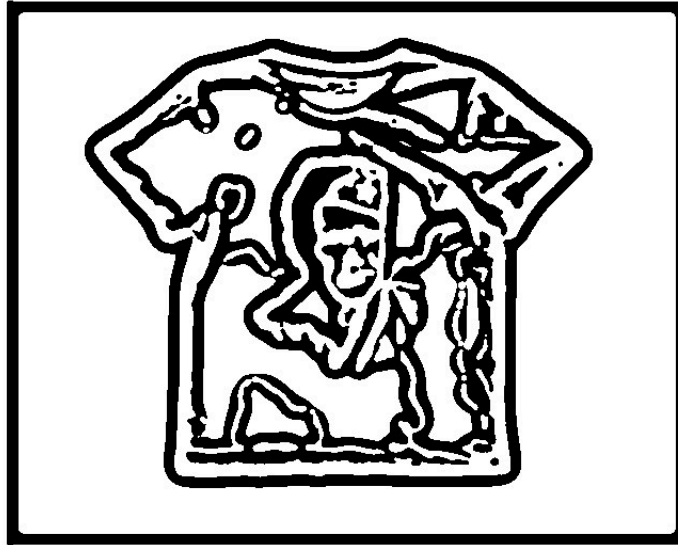
It's a column of tanks I'd rather forget, having remained loyal to the army despite the political upheavals and the break-up of Yugoslavia—I, too, am on one of them. I never liked Milošević, but I didn't know any other trade at the time. An excuse that excuses nothing, given the events that were to unfold in those years. On the way to I don't know where. Or perhaps I don't want to know. Slovenia or Croatia in 1991–1995? Bosnia in 1994? Kosovo in 1998?

C'est une colonne de chars que je préfère oublier étant resté fidèle à l'armée malgré les événements politiques et la disparition de la Yougoslavie—je suis moi aussi sur l'un d'entre eux. Je n'ai jamais aimé Milošević, mais je ne connaissais pas d'autre métier à l'époque. Excuse qui n'excuse rien, vu les événements qui se produiront ces années-là. En route vers je ne sais plus quel endroit. Ou que je ne veux pas savoir. La Slovène ou la Croatie en 1991–1995 ? En Bosnie en 1994 ? Au Kosovo en 1998 ?



To speak of shame is an exaggeration in my case, as I have not committed any irreparable acts. But the wars of the 1990s, in which I played a part, have left me with rather bitter memories. First and foremost, a sense of social decline. Going from being soldiers in a major national army to serving in the armed forces of a state whose very existence was disputed. A state viewed as ‘dubious’—at best—on the international stage. Something that at times bordered on mercenary service. With the disintegration of the JNA, military service sometimes became a case of ‘making do’: a lack of vehicles, supply problems, dubious links with certain partisan units, and sometimes mismatched uniforms... Being strictly confined to the army of the Federal Republic of Yugoslavia, my “luck” was at least that I did not take part in the worst of that period—“only”, so to speak, the Ten-Day War and then mainly logistical missions. That is what we will say.

Parler de honte est excessif dans mon cas, car je n'ai pas commis l'irréparable. Mais les guerres des années 1990 auxquelles j'ai participé en partie m'ont laissé un souvenir plutôt amer. D'abord une forme de dégradation sociale. Passer de soldats d'une grande armée nationale à celui de membre d'une armée d'un État dont l'existence même était contestée. Un état vu comme “douteux”—au mieux—sur la scène internationale. Quelque chose de parfois proche du mercenariat. Avec la désintégration de la JNA, le travail militaire est devenu parfois du “système-D” : manque de véhicules, problèmes d'approvisionnement, liens douteux avec certaines unités partisans, uniformes disparates parfois... Étant strictement cantonné à l'armée de la République Fédérale de Yougoslavie, ma “chance” est au moins de ne pas avoir participé au pire de la période—“seulement” si on peut dire la Guerre des Dix Jours puis essentiellement des missions logistiques. C'est ce qu'on dira.



My girlfriend laughed at me when I bought it—you're just like those young people who buy Che T-shirts. A white T-shirt with an old portrait of Tito. It's perhaps the one thing I can wear in public to express my nostalgia for Yugoslavia—who would seriously dare to criticise the liberator from the Nazi occupiers? I also bought a Yugoslav flag and an old VIS IDOLI vinyl. The rest—my political views from the 1980s and 1990s, my involvement in the operations during the March 1991 demonstrations, or that memory of the two young soldiers being humiliated by the side of the road—I have to keep to myself.

Ma copine s'est moquée de moi lorsque je l'ai acheté—tu fais comme ces jeunes qui achètent les t-shirts du Ché. Un t-shirt blanc avec un vieux portrait de Tito. C'est peut-être la chose que je peux assumer publiquement dans la rue de mes regrets quant à la Yougoslavie—qui oserait sérieusement critiquer le libérateur de l'occupant nazi ? J'ai aussi acheté un drapeau Yougoslave et un vieux vinyle de VIS IDOLI. Le reste, mes opinions politiques des années 1980–1990, ma participation aux opérations lors des manifestations de Mars 1991, ou encore ce souvenir des deux jeunes soldats humiliés au bord de la route—je dois les garder pour moi.